







Swamp Barbed grass D. Clay, w. ed.  
(genere)

# REMARQUES

D' U N

MINISTRE DE L'EVANGILE,  
SUR LA TROISIEME DES  
LETTRES

ECRITES DE LA MONTAGNE

PAR MR. J. J. ROUSSEAU.

---

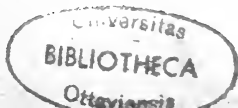
*Cujus res agitur, lite hæc pendente? Dei ne,  
An tua?*

Anti-Lucr. L. I.

---



M. D C C. L X V.



*L'abus du savoir produit l'incrédulité.  
Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ;  
chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatisme.*

J. J. Rousseau.

PQ  
2038  
. C4  
1765

*Coll spéc.*



## AVERTISSEMENT.

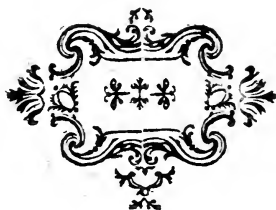
*CE ne fut que quelques semaines avant les dernières fêtes de Pâques que les lettres écrites de la montagne par M. ROUSSEAU me tomberent entre les mains. J'avois alors parmi mes cathécumenes un jeune homme de grande espérance qui étoit depuis quatre ans mon pensionnaire. Comme il avoit déjà lu les autres ouvrages de ce célèbre auteur, il souhaita de lire aussi celui-ci ; & quoique cette lecture ne me parût guere assortie aux circonstances où il se trouvoit, je la lui permis, mais en m'invitant moi-même à*

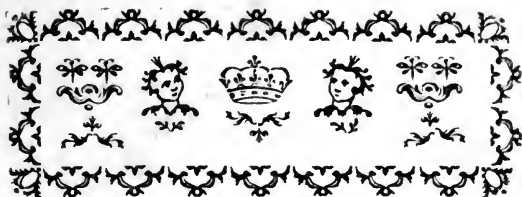
la faire avec lui. On juge bien que je l'accompagnai de quelques réflexions , au moins dans les endroits qui avoient rapport à la Religion ; & ce sont ces réflexions qui ont donné lieu à cet écrit. Je les jettai d'abord fort négligemment sur le papier en forme de notes souvent très-courtes , pour les remettre sous les yeux de mon élève , qui avoit témoigné le désirer ; & quelques-uns de mes amis , entre lesquels il y en a qui le sont assez pour ne me point flatter , les ayant vues dans cet état , me conseillèrent & me pressèrent même de les développer & de leur donner une forme sous laquelle elles pussent paroître. J'ai employé à cela pendant quelques jours , mes heures de loisir , & il en a résulté ce qu'on va voir. Qu'ar-



rivera-t-il donc de la publication de ce petit écrit ? Les sages me jugeront, & j<sup>e</sup> respecterai leur jugement. Les fideles approuveront mon zèle, & je serai très flatté de leur approbation. Et quant à ceux qui affichent l'incrédulité, s'ils trouvent mieux leur compte à me mépriser qu'à me répondre, je me tiendrai fort honoré de leur mépris. Tout ce que je souhaite, c'est que ceci puisse contribuer à raffermir dans la foi quelques-uns de ceux que la troisième lettre de M. ROUSSEAU pourroit avoir rendus chancelans à cet égard. Que si je me suis permis quelques rétorsions un peu vives, elles ont je crois leur excuse dans l'occasion même qui les amène. Pourquoi craindrois-je de faire retomber sur l'au-

teur le ridicule dont il n'a pas craint  
de charger Jesus - Christ & l'Evan-  
gile ?





## REMARQUES

*Sur la troisième des Lettres écrites de la  
Montagne par M. J. J. ROUSSEAU.*

**J**E trouve souvent dans cette lettre tout l'appareil du raisonnement, mais j'y en découvre rarement la solidité & le nerf. Aussi n'ai-je pu me défendre en la lisant, de jeter sur le papier quelques réflexions sur ce que j'y rencontrois de scabreux ou d'hazardé, tant pour fixer mes propres idées, que pour montrer à quelques-uns de mes amis admirateurs de M. ROUSSEAU, que les avocats de la cause qu'il combat ne sont pas tellement confondus qu'ils n'aient plus rien à repliquer.

Quoique je ne prenne proprement ici en objet que la troisième lettre, ce n'est pas à dire que je souscrive à toutes les assertions de la seconde, ou que l'impression qu'elle a faite sur moi ait été sans aucune réaction de ma part. Je serois si fâché qu'on portât un pareil jugement, que pour le prévenir, je vais commencer par relever quelques uns des endroits qui m'ont le plus choqué dans cette seconde lettre.

Parmi les services que l'auteur prétend avoir rendus à la religion Réformée, il compte celui d'avoir fait dire par un vertueux Prêtre à un jeune homme Protestant qui s'étoit fait Catholique, ce qui suit, & qu'il cite lui-même p. 58. (a) en

---

(a) On s'est servi dans les citations de l'édition en un volume. *Amsterdam, chez Marc-Michel Rey 1764.*

ces termes. „ Quand vous voudrez écou-  
 „ ter votre conscience , mille obstacles  
 „ vains disparaîtront à sa voix. Vous sen-  
 „ tirez que dans l'incertitude où nous som-  
 „ mes , c'est une inexcusable présomption  
 „ de professer une autre religion que cel-  
 „ le où l'on est né , & une fausseté de ne  
 „ pas pratiquer sincèrement celle qu'on  
 „ professe. Si l'on s'égare , on s'ôte une  
 „ grande excuse au tribunal du Souverain  
 „ Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt  
 „ l'erreur où l'on fut nourri , que celle  
 „ qu'on osa choisir soi-même ? ” Il y a  
 sûrement dans le discours du Prêtre Ca-  
 tholique dont ce morceau fait partie , de  
 grandes beautés , mais ce morceau les dé-  
 pare étrangement à mes yeux. J'y trouve  
 bien plutôt un indifférentisme parfait à  
 l'égard de toutes les religions , qu'une

défense de la religion Reformée. Selon ce Prêtre & sans doute selon l'auteur qui le fait ainsi parler ; il y a *erreur* de toutes parts : *erreur dans la religion où l'on fut nourri, erreur dans celle qu'on osa choisir soi-même* : par conséquent, *incertitude* de tous côtés. Et dans cette incertitude , ce seroit une *inexcusable présomption* à un Musulman , à un Juif , à un Idolâtre , *de professer une autre religion que celle où il est né*. Ce fut une *présomption plus inexcusable* encore à Calvin , à Luther & aux autres Réformateurs , *de professer non seulement , mais de prêcher même une autre religion* que la Catholique , puisqu'ils étoient nés & qu'ils avoient vécu long-temps dans celle-ci. Et que dirons-nous de St. Paul & des autres Apôtres , qui étant nés Juifs , osèrent quitter l'erreur où ils avoient été

*nourris*, pour choisir celle que prêchoit le Christ? Que dirons-nous du Christ lui-même, qui étoit né Juif & qui avoit été circoncis comme eux? Voilà à quelles conséquences mènent des principes que l'on ne craint pas de donner pour les plus fermes appuis du Christianisme & de la Réformation.

Je trouve après cela à la p. 61. une note qui pourra ici tenir lieu de ce qu'on nomme au théâtre *la petite pièce*. C'est au sujet du mot *Prédicans* par lequel l'auteur désigne les Ministres de Genève. „ Je n'au-  
 „ rois point employé ce terme, dit-il,  
 „ que je trouvois déprisant, si l'exemple  
 „ du Conseil de Genève, qui s'en servoit  
 „ en écrivant au Cardinal de Fleury, ne  
 „ m'eût appris que mon scrupule étoit  
 „ mal fondé. ” Beau scrupule assurément,

& dont on ne se feroit pas imaginé que l'auteur fût susceptible après l'avoir entendu p. 51. appeller ces mêmes Ministres, *de mauvais valets de Prêtres*, & les avoir fait traiter *de mauvais intrus* par le clergé Romain p. 52, & cela sans s'appuyer comme ici sur aucune autorité ; mais la passion ne cite guere, ou si elle le fait, c'est bien malicieusement.

„ Quand les premiers Réformateurs com-  
 „ mencerent à se faire entendre, dit l'au-  
 „ teur p. 63, l'église universelle étoit en  
 „ paix ; tous les sentimens étoient una-  
 „ nimes &c.” Je ne fais pas où M. R.  
 a appris qu'il y eût tant *de paix* & (a)  
*d'unanimité* dans l'église au commencement

---

(a) S'il y avoit de l'unanimité, c'étoit pour demander une *réformation totale de l'église tant dans son chef que dans ses membres.*



de la réformation. Je crois que l'étude de l'histoire ecclésiastique des XIV. & XV. siècles feroit voir le contraire. Que dis-je, il faut n'avoir pas lu une page de l'histoire de ce tems là, pour porter un jugement tel que celui que l'auteur porte ici. A la p. 66, l'auteur introduit les Catholiques poussant contre les réformateurs d'un ton fort triomphant des argumens qui ne le font guere. Les Réformateurs ne *donnoient pas un nouveau sens aux paroles de l'écriture*, mais ils tiroient de l'obscurité leur sens primitif. *Ils ne faisoient pas parler Dieu autrement qu'il n'a fait*, mais ils montroient par les propres termes de la Bible, qu'il avoit parlé autrement que l'église ne le faisoit parler par ses gloses & ses traditions. Ils ne *changeoient* donc pas la *révélation*, mais ils la purgeoient des changemens qu'on y avoit apportés.

Notre auteur ne forge pas de meilleures armes aux Catholiques , quand il ajoute en s'adressant toujours aux Réformateurs :

„ Vous convenez qu'il faut des miracles  
 „ pour autoriser une mission divine , &  
 „ vous qui vous dites envoyés de Dieu ,  
 „ vous n'en faites point. ” Nous convenons encore aujourd'hui qu'il faut des miracles pour autoriser une mission , quand cette mission a pour objet d'établir une doctrine nouvelle & qui n'est déjà pas munie du sceau de Dieu ; c'étoit le cas des premiers Ministres de la révélation. Mais nous n'exigeons point de miracles quand cette mission , effet de la Providence ordinaire n'a pour objet que de tirer de dessous le boisseau la lumière déjà prouvée & reconnue divine ; c'étoit le cas des Réformateurs.

„ Vous reclamez , poursuit-il , l'autorité

„ d'interpréter l'écriture à votre fantaisie,  
 „ & vous prétendez nous ôter la même li-  
 „ berté. Vous vous arroyez à vous seuls  
 „ un droit que vous refusez & à chacun  
 „ de nous , & à nous tous qui composons  
 „ l'église. ” Ce n'ont point été là les pré-  
 tentions des Réformateurs , mais seulement  
 qu'on devoit se défier des interprétations  
 de décision , pour peser les interprétations  
 de raison. Ils n'usoient de leur droit d'in-  
 terprétation critique & raisonnée que pour  
 que chacun en usât de même selon sa ca-  
 pacité & son pouvoir.

Le reste de la p. 67. & toute la 68 , est  
 une longue tirade sur l'esprit de domina-  
 tion , d'intolérance & de persécution qu'on  
 prétend avoir animé tous les Réformateurs.  
 Je n'ai qu'un mot à répondre à cela ; c'est  
 que quand ç'auroit été là l'esprit de quel-  
 ques réformateurs , ce n'a jamais été celui

de la réformation. L'auteur lui-même dit à peu près la même chose à la p. 50. Je me suis plus étendu sur cette seconde lettre que je ne me l'étois d'abord proposé. Je viens maintenant à la troisième, mon objet principal.

Le dessein de M. R. dans cette lettre est de *chercher quel est l'usage des miracles pour prouver la révélation*. Et son début là dessus ne feroit sûrement pas deviner ses conclusions. Écoutons.

„ Les hommes, dit-il, ayant des têtes  
 „ si diversément organisées, ne sauroient  
 „ être affectés tous également des mêmes  
 „ argumens, sur-tout en matieres de foi.  
 „ Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît  
 „ pas même probable à l'autre ; l'un par  
 „ son tour d'esprit n'est frappé que d'un  
 „ genre de preuves, l'autre ne l'est que  
 „ d'un genre tout différent. Tous peu-  
 „ vent

„ vent bien quelquefois convenir des mê-  
 „ mes choses , mais il est très rare qu'ils  
 „ en conviennent par les mêmes raisons :  
 „ ce qui pour le dire en passant , montre  
 „ combien la dispute en elle même est  
 „ peu sensée : autant vaudroit vouloir for-  
 „ cer autrui de voir par nos yeux .

„ Lors donc que Dieu donne aux hom-  
 „ mes une révélation que tous sont obli-  
 „ gés de croire , il faut qu'il l'établisse sur  
 „ des preuves bonnes pour tous & qui  
 „ par conséquent soient aussi diverses que  
 „ les manieres de voir de ceux qui doi-  
 „ vent les adopter .

„ Sur ce raisonnement , qui me paroît  
 „ juste & simple , on a trouvé que Dieu  
 „ avoit donné à la mission de ses envoyés  
 „ divers caractères qui rendoient cette mis-  
 „ sion reconnoissable à tous les hommes ,  
 „ petits & grands , sages & fots , savans

„ & ignorans. Celui d'entre eux qui a  
 „ le cerveau assez flexible pour s'affecter  
 „ à la fois de tous ces caractères est heu-  
 „ reux sans doute : mais celui qui n'est  
 „ frappé que de quelques uns n'est pas à  
 „ plaindre , pourvu qu'il en soit frappé  
 „ suffisamment pour être persuadé. „

Qui est-ce qui , en lisant ces trois paragraphes , ne s'attendrait à voir l'auteur développer dans la suite de sa lettre tous les divers genres de preuves dont la révélation est susceptible & dont elle a besoin pour tous les différens ordres de fidèles qu'elle doit faire ? Qui est-ce qui soupçonneroit après un tel début , qu'il va réduire toutes ces preuves à trois , & soutenir que la première qui ne peut affecter que les *sages* est difficile à constater , que la seconde qui ne peut frapper que les *gens bons & droits* n'est rien moins qu'infail-

ble, & que la troisième qui feroit la plus prompte à fauter aux yeux de tous & spécialement du *peuple* est équivoque & illusoire ? Comment peut-il, après avoir posé des principes si *justes* & si *simples*, s'en écarter comme il le fait ? Pourquoi veut-il en particulier ôter la preuve des miracles à ceux dont *la tête est organisée* de manière à être *plus affectée de cette preuve* que des autres ? Pourquoi veut-il les *forcer à voir par ses yeux* quand ils ne les ont pas, & les empêcher de voir par les leurs quand ils en ont ? Pourquoi entame-t-il *une dispute si peu sensée* ? Que ne laisse-t-il aux *heureux qui s'affectent à la fois de tous les genres de preuve*, le bonheur dont ils jouissent ? Et s'il ne veut pas qu'on le *plaigne de n'être frappé que de quelques-uns*, ou de ne l'être même d'aucun, nous ne le plaindrons pas, au moins

lui épargnerons - nous l'ennui de nos plaintes.

Mais M. R. démentiroit-il en effet si étrangement les principes qu'il vient de poser ? On n'a pour s'en assurer qu'à lire p. 71. 72. & 73. l'exposition qu'il y donne des trois caractères auxquels il suppose qu'on reconnoit la divinité de la révélation. « Le premier, dit-il, se tire de  
 „ la nature de la doctrine, de son utili-  
 „ té, de sa beauté, de sa sainteté, de sa  
 „ vérité, de sa profondeur. Ce caractère  
 „ est le plus sûr, le plus infaillible, il por-  
 „ te en lui même une preuve qui dispen-  
 „ se de toute autre ; mais il est le moins  
 „ facile à constater : il exige pour être sen-  
 „ ti, de l'étude, de la réflexion, des con-  
 „ noissances, des discussions qui ne con-  
 „ viennent qu'aux hommes sages qui sont  
 „ instruits & qui savent raisonner. ” Il y



a donc peu de têtes organisées convenablement pour être affectées de ce premier caractère. Mais voyons le second. Peut-être fera-t-il à la portée de plus de gens.

„ Le second caractère est dans celui  
 „ des hommes choisis de Dieu pour annoncer sa parole ; leur sainteté, leur  
 „ véracité, leur justice, leurs mœurs pures & sans tache, leurs vertus inaccessibles aux passions humaines font, avec  
 „ les qualités de l'entendement, la raison, l'esprit, le savoir, la prudence, autant  
 „ d'indices respectables, dont la réunion, quand rien ne s'y dément, forme une  
 „ preuve complète en leur faveur, & dit qu'ils sont plus que des hommes. Ceci est le signe qui frappe par préférence  
 „ les gens bons & droits, qui voyent la vérité par tout où ils voyent la justice, & n'entendent la voix de Dieu que dans

„ la bouche de la vertu. Ce caractère a  
 „ sa certitude encore, mais il n'est pas  
 „ impossible qu'il trompe, & ce n'est pas  
 „ un prodige qu'un imposteur abuse les  
 „ gens de bien, ni qu'un homme de bien  
 „ s'abuse lui même, entraîné par l'ardeur  
 „ d'un saint zèle qu'il prendra pour de  
 „ l'inspiration. ”

Ce second caractère *frappe par préférence les gens bons & droits*, & ce sont deux qualités qui supposent encore une organisation bien rare. Il se manifeste dans la *sainteté, la véracité & l'exemption de toute passion humaine*, dans la *raison, l'esprit, le savoir, & la prudence des hommes choisis de Dieu pour annoncer sa parole*; & cependant, *il n'est pas impossible qu'il trompe*, parce que *ce n'est pas un prodige que de tels hommes foyent des imposteurs ou des dupes qui donnent ou qui prennent*

*l'ardeur de leur zèle pour de l'inspiration.*

Ne suffit-il pas de rapprocher ces idées pour en voir le contraste étonnant , pour en sentir l'évidente contradiction ? Mais peut-être l'auteur ne nous découvre-t-il ainsi le peu de certitude de ces deux premiers caractères que pour leur en substituer un troisième qui n'en aura pas les défauts , qui sera propre à affecter plus de gens , plus facile à constater & moins sujet à tromper. C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

„ Le troisième caractère des envoyés  
 „ de Dieu , est une émanation de la puissance divine , qui peut interrompre &  
 „ changer le cours de la nature à la volonté de ceux qui reçoivent cette émanation. Ce caractère est sans contredit le  
 „ plus brillant des trois , le plus frappant ,  
 „ le plus prompt à sauter aux yeux , ce-

„ lui qui se marquant par un effet subit  
 „ & sensible, semble exiger le moins d'exa-  
 „ men & de discussion : par là ce caractère  
 „ est aussi celui qui saisit spécialement le  
 „ peuple, incapable de raisonnemens sui-  
 „ vis, d'observations lentes & sûres, &  
 „ en toutes choses esclave de ses sens. ”

Jusqu'ici on croiroit qu'en effet l'auteur  
 trouve dans ce troisième caractère de quoi  
 suppléer à ce qu'il a remarqué de défec-  
 tueux dans les deux autres, & qu'il lui  
 donne hautement la préférence. Mais pour-  
 suivez. « *C'est* pourtant, ajoute-t-il immé-  
 „ diatement, ce qui rend ce même carac-  
 „ tère équivoque; & en effet, pourvu  
 „ qu'il frappe ceux aux quels il est desti-  
 „ né, qu'importe qu'il soit apparent ou  
 „ réel? C'est une distinction qu'ils font  
 „ hors d'état de faire : ce qui montre qu'il  
 „ n'y a de signe vraiment certain que

„ celui qui se tire de la doctrine , & qu'il  
 „ n'y a par conséquent que les bons rai-  
 „ sonneurs qui puissent avoir une foi so-  
 „ lide & sûre ; mais la bonté divine se  
 „ prête aux foiblesses du vulgaire , & veut  
 „ bien lui donner des preuves qui fassent  
 „ pour lui. ”

Comment choisir à présent entre les trois caractères de divinité que doit offrir la révélation , selon M. R ? De son propre aveu , le premier *est très difficile à constater , il n'est point impossible que le second ne trompe , & le troisième est équivoque*. Les rassemblerons-nous tous les trois , dans l'espérance qu'ainsi réunis ils auront plus de certitude & de solidité qu'ils n'en peuvent avoir séparément ? Mais pour cela il nous faudroit être tout-à-la-fois sçavans , vertueux & ignorans.

Car le premier n'est que pour les *sages*, le second pour les *bons* & le troisième pour le *peuple*. Cependant M. R. ne montre pas le même embarras que nous éprouvons. Il choisit le premier, & ce qui étonne un peu, c'est qu'il le choisit à l'exclusion du second comme du troisième. *Il n'y a*, dit-il, *de signe vraiment certain que celui qui se tire de la doctrine.* Mais vient-il de dire, c'est de tous les trois le moins facile à constater ; mais il ne peut affecter que les *sages*. Aussi conclut-il qu'il n'y a que les bons raisonneurs qui puissent avoir une foi solide & sûre. Je ne vois pas comment on pourroit concilier cela avec ces paroles de Jésus-Christ à Dieu son Père : (a) *Je te loue, o Père, Seigneur du ciel & de la terre, de ce que*

---

(a) Math. XI. 25 & 26.

*tu as caché ces choses aux sages & aux intelligens & que tu les as révélées aux enfans : il en est ainsi, ô mon Père , parce que telle a été ta bonne volonté.* Pour moi, je me ferois incomparablement moins de peine de croire que M. R. se trompe, que de croire qu'il ait mieux connu la *bonne volonté* de Dieu que Jésus-Christ. Mais quand nous accorderions que ce premier caractère peut en effet christianiser les sages, que ferons-nous du peuple ? Attendez. *La bonté divine*, dit l'auteur, *se prête aux faiblesses du vulgaire, & veut bien lui donner des preuves qui fassent pour lui.* Et quelles sont-elles ces preuves ? Les miracles. M. R. n'en indique point d'autres. Mais que sont-ils les miracles dans son système ? Des leurre, des fraudes pies, des secrets de chymie, des tours de charlatan. Il est vrai qu'il prétend nous

guérir d'avance là dessus, en disant, que *pourvu qu'ils frappent ceux aux quels ils sont destinés, peu importe qu'ils soyent apparens ou réels*. Un pere sage évite autant qu'il peut de tromper ses enfans. Mais selon M. R. Dieu n'y regarde pas de si près avec nous. Un Prince qui prendroit pour sa devise : (a) *dolus an virtus, quis in vulgo requirat*, s'aliéneroit tous les cœurs, & ne s'attireroit sûrement pas les hommages de l'auteur. Comment donc celui-ci peut-il concevoir en Dieu ce qui lui feroit horreur dans un mortel ?

„ Si une seule preuve me persuade,  
 „ dit il p. 74, vouloir m'en faire adopter  
 „ d'autres est un soin perdu. ” Et si la

---

(a) C. a. d. Peu importe lequel on emploie avec le peuple, ou de la fourberie, ou de la probité. Ces paroles sont de Virgile, si ce n'est que j'ai substitué le mot *vulgo* au mot *hoste*.



seule preuve des miracles me persuade, lui demanderois-je volontiers là dessus, vouloir l'affoiblir, l'anéantir à mes yeux, est-ce un soin bien employé? Donnez-moi votre organisation si vous voulez que je ne sois affecté que de ce dont vous l'êtes vous-même.

J'ai toujours cru que dans une proposition disjonctive, l'énumération devoit être complète, ou qu'une telle proposition ne devoit point admettre de milieu. C'est cependant ce que je ne trouve pas dans la disjonctive que l'auteur emploie p. 75, quand il dit: « Pour qu'on pût  
 „ conclure de ce que je ne crois pas aux  
 „ miracles, que je rejette la révélation,  
 „ il faudroit de deux choses l'une: ou  
 „ que les miracles fussent l'unique preuve  
 „ de la révélation, ou que je rejetasse  
 „ également les autres preuves qui l'at-

„ testent. ” Il falloit ajouter , ou que la preuve par les miracles fût tellement liée avec les autres qu'on ne pût invalider celle-là sans invalider celles-ci. Or c'est précisément le cas. Car si les miracles ne sont pas réels, la doctrine d'un Messie annoncé & caractérisé d'avance ; manifesté au tems & avec les caractères annoncés ; qui pour enseigner (a) *des choses que l'œil n'avoit point vues , que l'oreille n'avoit point entendues* & qui n'étoient venues dans l'esprit d'aucun homme, (b) *a parlé aussi comme jamais homme n'avoit parlé* ; qui pour amener les hommes à la vérité & ôter aux incrédules obstinés toute (c) *excuse de leur péché , a fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'avoit faites* ; qui pour

---

(a) 1. Cor. II. 9.

(b) Jean. VII. 46.

(c) ibid. XV. 24.

nous éloigner du vice & nous former à la vertu par son exemple, a vécu de manière à (a) *ne pouvoir être convaincu d'aucun péché*, (b) *Il est allé & est venu par tout en faisant du bien*; & qui à la suite de tout cela, (c) *est mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification*, & (d) *remonté au ciel pour nous y préparer place*; si, dis-je, les miracles ne sont pas réels, une doctrine comme celle-là, toute fondée sur des miracles, qui en suppose, qui en renferme & qui en promet tant, est une doctrine qui n'a ni cette *utilité*, ni cette *beauté*, ni cette *sainteté*, ni cette *vérité* que l'auteur lui-même y exige p. 71 pour qu'on puisse la regarder comme di-

(a) Jean. VIII. 46.

(b) Act. X. 38.

(c) Rom. IV. 25.

(d) Jean. XIV. 2. 4.

vine. Telle est pourtant en abrégé la doctrine de l'Evangile , à en juger par les termes mêmes de l'Evangile. Il est donc évident qu'on ne sauroit affoiblir la preuve qui se tire des miracles sans affoiblir aussi celle qui se tire de la doctrine.

Il en est de même de la preuve que l'on puise dans le caractère de ceux qui ont annoncé cette doctrine : elle tient tout aussi intimement à la preuve par les miracles. Voici là dessus un raisonnement bien simple. Si les miracles ne sont pas réels, les écrivains sacrés , Jesus-Christ lui même, sont, ou des imbéciles qui ont cru voir ou faire des miracles quoiqu'il n'en fût rien, ou des imposteurs qui ont donné pour miracles ce qu'ils savoient bien n'en être point. Il n'y a donc en eux dans ce dernier cas ni *sainteté*, ni *véracité*, ni *justice*, ni *mœurs pures* & *sans tache*, ni  
*vertus*

*vertus inaccessibles aux passions humaines ; & dans le premier il n'y aura non plus en eux , ni qualités de l'entendement , ni raison , ni savoir , ni prudence ; & ce sont pourtant là suivant l'auteur p. 72. les indices respectables dont la réunion quand rien ne s'y dément , forme une preuve complète qu'ils sont plus que des hommes. Remarquez en passant sur cette dernière expression , que si les premiers annonciateurs de la parole de Dieu ont été (a) plus que des hommes , ils ont donc été des hommes miraculeux. Seroit-ce donc à dire que Dieu a bien voulu faire des hommes miraculeux , mais non pas des miracles ? C'est un paradoxe sur lequel M. R. ne s'est pas encore expliqué. Mais sans pousser plus*

---

(a) Avec un homme qui se piqueroit moins de précision que M. R. je n'aurois pas fait attention à cela.

loin cette petite digression , j'observe qu'on doit voir maintenant pourquoi l'auteur trouve que son premier caractère n'est rien moins que facile à constater , & qu'il n'est pas impossible que le second trompe. C'est qu'en rejetant les miracles il rejette ce qui constate celui-là & qui rend celui-ci infallible. Dieu a tellement joint les trois genres de preuve indiqués qu'ils se supposent l'un l'autre, qu'ils se prêtent de la force l'un à l'autre. Que donc ce que Dieu a joint ainsi, l'homme ne le sépare point.

L'auteur voulant montrer ensuite que Jésus lui-même n'a pas destiné ses miracles à servir de preuve à sa doctrine dit p. 76. qu' « il avoit déjà rassemblé plusieurs disciples sans s'être autorisé près d'eux d'aucun signe, puisqu'il est dit que ce fut à Cana qu'il fit le premier. »

Je ne fais donc pas comment il faudra expliquer l'entretien que Jésus eut avec Nathanael avant les noces de Cana & qui est rapporté Jean I. 47 - 51. Et quant au miracle même de Cana ibid. II. 11. il ne s'enfuit pas de ce que ce fut le premier qu'il fit à Cana, que ce fût le premier de tous ceux qu'il a faits. (a)

C'est dans le même but, mais avec moins de fondement encore que l'auteur ajoute « qu'on n'a jamais demandé à Jésus-Christ des miracles qui manifestassent sa puissance, qu'il ne les ait refusés. » Et là dessus il en appelle à *toute l'histoire de sa vie*. Cependant il n'en peut citer qu'un ou deux exemples, où l'on voit

---

(a) Ce que je dis là est moins pour contester à l'auteur son assertion qui importe peu ici, que pour montrer le peu de solidité du fondement sur lequel il l'appuie.

évidemment que Jésus ne refuse des miracles , qu'à cause des mauvaises dispositions & des vues malignes dans lesquelles on les lui demandoit. Il ne faut donc pas être plus surpris qu'il ait refusé dans ces occasions , qu'il ne faut l'être de n'avoir point vu de miracle à Montmorenci ou ailleurs , quand M. R. y a dit & écrit : *qu'on me montre des miracles , & je croirai aux miracles.* Il est vrai que l'auteur cite plusieurs fois le même fait , (a) mais répéter un argument , ce n'est pas le fortifier. Il est vrai encore qu'il cite aussi d'autres passages , comme Jean II. 18. 19. IV. 48. V. 34-39. Mais tous ceux-ci font contre lui si ce n'est dans les

---

(a) Pour prouver que Jésus a refusé des signes non pas une fois , mais plusieurs , il cite Math. XII. 39-41. Marc. VIII. 12. & Luc XI. 29. où il s'agit visiblement du même fait.



verfets mêmes qu'il indique , c'eft dans ceux qui fuivent & qui fe rapportent au même cas. Dans le premier, Jefus indique formellement pour miracle fa prochaine réfurrección. Dans le fécond, il accorde le miracle qu'on lui demande. Et dans le troifiéme, il en appelle lui même aux *œuvres* que fon Pere lui a donné le *pouvoir* de faire; expreffions qui défignent autre chofe que des œuvres morales.

Je conviens que Jefus-Chrift n'aimoit pas qu'on ne le recherchât qu'à caufe de fes miracles: il ne vouloit pas qu'on prit pour la fin ce qui n'étoit que le moyen. Comme il ne faisoit fes miracles que pour rendre les hommes attentifs à fa doctrine, & pour féconder les difpofitions qu'il leur connoiffoit à l'embraffer, il n'eft pas étonnant qu'il blâmât ceux qui n'alloient à lui

que pour le besoin physique qu'ils avoient de sa puissance, & qu'il refusât même de la déployer devant ceux pour qui il voyoit que cela seroit inutile. Au reste, un endroit entre plusieurs autres qui montre invinciblement que Jesus a fait servir ses miracles à établir la divinité de sa mission, c'est sa réponse aux disciples envoyés par Jean Baptiste pour lui demander s'il étoit le Messie. Voyez Luc VII. 18-23. & Math. XI. 2. &c.

„ Combien n'étoit-il pas étonnant, dit  
 „ l'auteur p. 80. que si Jesus eût tant donné  
 „ de prodiges en preuves de sa mission,  
 „ on continuât sans - cesse à lui en deman-  
 „ der ? *Quels miracles fais-tu*, lui disoient  
 „ les Juifs, *afin que l'ayant vû nous croyons*  
 „ *à toi ?* ” Mais il ne faut pas inferer de  
 ce que les Juifs dans l'occasion rapportée  
 Jean VI demandoient à Jésus, *quels mi-*

*racles fais-tu ? qu'ils crussent qu'il n'en eût point encore fait. Quiconque a étudié le caractère de ce peuple, fait combien il étoit difficile à contenter. D'ailleurs les ennemis mêmes du Sauveur ignoroient si peu ses miracles, qu'on les entend dire Matth. XI. 47. en complottant sa mort : Comment nous y prendrons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles.*

Nous venons de dire que les Juifs étoient difficiles à contenter. Mais en vérité, il est encore des hommes qui sont bien Juifs sur ce point. C'est la page 82 qui me fait faire cette observation. Jesus fait ses miracles sans ostentation, sans éclat, sans apprêt, sans pompe, il en fait même secrètement, quand la prudence l'exige, & on en tire des inductions contre leur destination. Et si Jesus s'y fût pris autrement, s'il se fût montré sur des tréteaux ;

s'il eût fait sonner la trompette pour attrouper le peuple autour de son théâtre , ce seroit bien alors qu'on l'auroit comparé à un batteur de foire , à un Brioché , au payfan de Northollande &c. Voyez les pp. 90. 91. 92.

„ *Celui qui me rejette* , dit Jesus-Christ  
 „ ( Jean XII. 48. ) *il a qui le juge*. Ajou-  
 „ toit-il , demande l'auteur , *les miracles*  
 „ *que j'ai faits le condamneront ?* Non ,  
 „ mais ; *la parole que j'ai portée le con-*  
 „ *damnera*. La preuve , conclut-il , est  
 „ donc dans la parole & non pas dans les  
 „ miracles. ” Rien n'est plus aisé en pro-  
 cédant ainsi que d'amener une conclusion  
 toute contraire à celle-là. *J'ai un témoi-*  
*gnage plus grand que celui de Jean* , dit  
 Jesus-Christ ( Jean V. 36. ) Ajoute-t-il ,  
*la doctrine que je prêche rend témoignage*  
*de moi que mon Pere m'a envoyé ?* Non ,

mais : les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir d'accomplir , ces œuvres là que je fais , rendent témoignage de moi que mon Père m'a envoyé. La preuve , puis-je donc conclure tout aussi logiquement que l'auteur , la preuve est donc dans ces œuvres-là & non dans la doctrine. Faudra-t-il donc croire que Jésus se contredise dans ces deux passages ? Point du tout. Dans l'un il indique une preuve , & dans l'autre il en indique une autre. Et pour que nos deux raisonnemens fussent réellement concluans , il faudroit que ces deux preuves fussent incompatibles , ou qu'au moins Jésus-Christ les eût regardées comme telles. Mais c'est si peu cela , que Jésus les réunit quelquefois toutes deux dans le même discours , comme quand il dit ( Jean XV. 22 & 24. ) *Si je n'étois pas venu , &c que je ne leur eusse pas parlé , ils n'auroient point*

*de péché. Si je n'eusse pas fait entr'eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'au-  
roient point de péché, c. à. d. leur incrédulité ne pourroit pas leur être imputée à péché. A-t-on jamais conclu de ce qu'un homme ne dit dans une occasion qu'une partie de ce qu'il pense, qu'il ne pense rien de tout ce qu'il dit dans mille autres occasions, quand d'ailleurs tout ce qu'il dit dans ces différentes occasions s'accorde & est bien consonant ? Pour moi je ne comprends rien à une pareille logique.*

„ Non seulement, dit l'auteur à même  
„ p. les disciples de J. C. avoient vû le  
„ miracle de la multiplication des pains,  
„ mais il avoit pour ainsi dire passé par  
„ leurs mains ; & cependant ils n'y pen-  
„ soient pas, ils ne s'en doutoient pres-  
„ que pas. ” Non, ils n'y pensoient pas  
au moment dont parle l'Evangéliste ( Marc

VI. 52. ) Ils étoient trop occupés & de l'orage qu'ils effuyoient sur la mer & du prodige que leur offroit Jésus marchant sur les eaux. Le miracle des pains s'étoit fait le jour devant , quoiqu'un peu tard , & il étoit alors la *quatrième veille de la nuit* , c. à d. le matin du lendemain. Ils avoient passé cette nuit à lutter contre le vent dans une barque. Ils pouvoient donc bien être distraits & appesantis au point de ne pas se rappeler d'abord le miracle du jour précédent pour diminuer l'étonnement que leur causoient ceux qu'ils voyoient actuellement. C'est aussi à quoi se réduit la remarque de St. Marc dans l'endroit cité : *ils n'avoient pas fait* , dit-il , *assez d'attention au miracle des pains ; parce que leur cœur étoit appesanti*. Comment peut-on donc inferer de là , que quoique ce miracle eût pour ainsi dire passé par leurs mains ,

*ils ne s'en doutoient presque pas , & qu'ainsi il n'est pas concevable qu'on puisse donner pour signes notoires au genre humain dans tous les siècles des faits auxquels les témoins les plus immédiats font à peine attention ?* Pour bien entendre la réflexion de l'Evangéliste , falloit-il la détacher des circonstances qui l'ont amenée , & conclure ainsi , comme on le disoit autrefois dans l'école , *à dicto secundum quid ad dictum simpliciter ?* (a) N'est-ce pas là fronder les règles les plus simples de la critique & du raisonnement ?

„ Tant s'en faut , poursuit l'auteur p.  
 „ 83. que l'objet réel des miracles de Jésus  
 „ fût d'établir la foi , qu'au contraire il

---

(a) C'est à dire , prendre ce qui n'est dit qu'avec restriction , comme s'il étoit dit sans restriction.



„ commençoit par exiger la foi avant que  
 „ de faire le miracle. Rien n'est si fré-  
 „ quent dans l'Evangile. C'est précisément  
 „ pour cela, c'est parce qu'un Prophète  
 „ n'est sans honneur que dans son pays,  
 „ qu'il fit dans le sien très peu de mira-  
 „ cles ; il est dit même qu'il n'en put faire  
 „ à cause de leur incrédulité. Comment ?  
 „ c'étoit à cause de leur incrédulité qu'il  
 „ en falloit faire pour les convaincre, si  
 „ ses miracles avoient eu cet objet : mais  
 „ ils ne l'avoient pas. ” Quand Jésus-  
 Christ exigeoit la foi avant que de faire le  
 miracle, il exigeoit la disposition à profiter  
 du miracle comme moyen pour venir à la  
 foi comme fin. J'ai déjà fait cette distinc-  
 tion quelque part, & elle me paroît toute  
 naturelle. Il est évident qu'autre chose  
 étoit la foi par laquelle on croyoit que Je-  
 sus pouvoit faire tel ou tel miracle, &

autre chose, la foi par laquelle on comprenoit, on adoptoit & on professoit la doctrine. Ceci gagneroit à être approfondi. Mais si on ne s'en contente pas, je dirai d'après l'auteur, quoique dans un autre but, qu'en effet, *c'est parce qu'un Prophète n'est sans honneur que dans son pays, que Jésus ne fit qu'un très petit nombre de miracles dans le sien*, que c'est parce qu'on ne lui fit pas l'honneur de lui en demander beaucoup qu'il n'en put accorder que peu, que c'est parce qu'on ne lui fournit que quelques occasions d'en faire, qu'il n'en fit non plus que quelques uns. Mais *c'est à cause de cela même*, reprendra M. Rousseau, *à cause de leur incrédulité qu'il en falloit faire pour les convaincre*. Je fais, M., que vous le dites ainsi dans le passage que j'examine. Mais *n'auriez vous point peur, que ces miracles*

*au lieu de les rendre crédules , ne les eussent rendus que fous , & que ce que vous craignez pour vous p. 94. ne se fût ainsi vérifié en eux ? Au reste il n'est point dit ( Math. XIII. 58. & Marc VI. 5. ) que Jésus n'ait pu faire absolument aucun miracle dans son pays , mais qu'il n'y en put faire que peu , comme de guerir quelque peu de malades , & cela à cause de leur incrédulité , c'est-à-dire , comme on le voit quelques versets plus haut , à cause du peu de confiance qu'ils avoient pour cela en un homme qu'ils ne regardoient que comme un charpentier , pris du milieu d'eux & dont la parenté n'avoit rien qui la distinguât extérieurement du vulgaire.*

Qu'étoient donc les miracles , selon notre auteur , puisque comme il croit l'avoir établi , ils n'étoient point des preuves de la doctrine de Christ ? „ C'étoient simple-

„ ment, dit-il, des actes de bonté, de  
 „ charité, de bienfaisance, qu'il faisoit en  
 „ faveur de ses amis, & de ceux qui  
 „ croyoient en lui; & c'étoit dans de pa-  
 „ reils actes que consistoient les œuvres de  
 „ miséricorde, vraiment dignes d'être bien-  
 „ nes, qu'il disoit rendre témoignage de  
 „ lui ( Jean X. 25. 32. 38. ) Ces œuvres  
 „ marquoient le pouvoir de bien faire plu-  
 „ tot que la volonté d'étonner, c'étoient  
 „ des vertus plus que des miracles. ” Et  
 sur ce mot *vertus* on lit dans la note : *c'est*  
*le mot employé dans l'écriture ; nos traduc-*  
*teurs le rendent par celui de miracles.* Je  
 ne fais si M. ROUSSEAU a étudié le Grec. Ce  
 qu'il y a de certain, c'est qu'on ne l'en  
 soupçonnera pas sur cette note. Le mot  
*vertus*, n'est point *le mot* uniquement ni  
 même ordinairement *employé dans l'écriture*,  
 & nos Traducteurs n'affectent point de

le *rendre* toujours *par celui de miracles*, comme l'auteur voudroit l'insinuer. Il y a au moins deux ou trois autres termes plus usités & qui se rendent mieux, par ceux de *signes*, de *merveilles* ou de *miracles* que par celui de *vertus*. (a) C'est de quoi on en peut voir un échantillon dans le verset 22. du chap. II. des Actes des Apôtres. Quand même d'ailleurs il y auroit toujours *dunamis*, & qu'on le traduiroit toujours *vertus*, il suffiroit d'observer que dans la langue Grecque, ce mot ne s'emploie jamais pour exprimer des dispositions ou des actions morales, mais seulement des propriétés ou des opérations physiques.

---

(a) Il y a outre le mot *dunamis* vertu ou puissance, les mots *semeion* signe ou prodige, *teras* miracle ou merveille, & *ergon* œuvre ou opération.

Peu importe au reste, comment on appelle les prodiges que Jesus a opérés. Ce n'est pas le mot qui fixe l'idée de la chose, c'est la chose qui fixe l'idée du mot. Aussi M. R. ne s'est-il accroché au mot *Virtus* qu'après avoir fait son possible pour changer l'idée qu'on s'est faite jusqu'ici de ce qu'on nomme miracle, en s'efforçant de faire regarder simplement comme des œuvres vertueuses ce qu'on a constamment regardé comme des œuvres miraculeuses. Malheureusement M. ROUSSEAU n'a pour lui que ses propres assertions, tandis qu'il a contre lui tout le texte sacré, tous les Pères de l'Eglise & toute la Chretienté ancienne & moderne. Je fais que c'est de quoi il se mettra peu en peine, tant qu'il croira que la raison appuie son sentiment. Mais loin de voir qu'elle l'appuie, il me semble au contraire qu'elle est la premiere

à le combattre. (a) Jésus nous est proposé pour modèle, dans tous les Evangiles & dans toutes les Epîtres. *Je vous ai donné un exemple*, dit-il ( Jean XIII. 15. ) *afin que vous fassiez vous-même comme j'ai fait.*

On comprend que ce n'est que dans ses œuvres morales que nous sommes appelés à l'imiter. Mais si celles de ses œuvres où l'on a cru voir du miracle sont tout aussi bien des œuvres morales que celles où l'on n'en a point vu, il nous faudra l'imiter dans celles-là aussi bien que dans celles-ci; il nous faudra imiter sa *bonté*, sa *charité*, sa *bienfaisance*, sa *miséricorde*, en rendant comme lui la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux

(a) Je ne donne le raisonnement qui suit, que sur le pied d'un scrupule que l'opinion de l'auteur seroit naître dans l'esprit de ceux qui s'arrêtent au sens littéral de l'Evangile.

morts. La tâche assurément paroitra un peu forte. Auroit-ce été en vuë de la remplir que M. R. se mit à *faire des sorts* à Venise en 1743 ? Mais en ce cas, il y auroit eu plus que de la *modestie* à se contenter de passer pour *forcier*, pouvant s'ériger en *prophète*. Voyez la note de p. 90.

A la suite du morceau qui vient de m'occuper, je rencontre p. 84. un *oui je le soutiendrai toujours*, qui n'annonce pas un philosophe toujours disposé à se rendre à l'évidence de quelque part & en quelque tems qu'elle se manifeste à lui. Une telle expression est pour le moins équivalente à un *cela ne se peut*, & suppose en effet que ce que l'on veut toujours soutenir ne peut pas être autrement. Cependant M. R. lui-même dit fort sensément, p. 97. „ *Cela ne se peut*, est un mot qui fort ra-



„ rement de la bouche des sages ; ils di-  
 „ sent plus fréquemment *je ne sais.* ” Ah  
 que ne savons-nous suivre les bonnes ma-  
 ximes comme nous les savons donner, sur-  
 tout dans des cas où la pratique en feroit si  
 bien ! Nous croyons avec tous les Chrétiens  
 d'orient & d'occident, que Jesus se disant  
 envoyé de Dieu, il convenoit que pour  
 nous en convaincre il fit des œuvres qui  
 portaient l'empreinte du pouvoir divin.  
 M. R. prétend lui seul contre tous que  
 de telles œuvres ne pouvoient manquer de  
 rendre sa mission suspecte. Et c'est là-dessus  
 que sa raison prenant le ton & le langage  
 de l'obstination s'écrie : „ Oui je le soutien-  
 „ drai toujours ; l'appui qu'on veut don-  
 „ ner à la croyance, en est le plus grand  
 „ obstacle : ôtez les miracles de l'Evangile,  
 „ & toute la terre est aux pieds de Jesus-  
 „ Christ. ” Pourquoi donc, je vous prie,

Monsieur, avant Jésus-Christ, *toute la terre n'étoit-elle pas aux pieds de Socrate ?* Sa doctrine, sa vie, sa mort étoient d'un sage, & d'un sage d'autant plus propre selon vous à se soumettre tous les cœurs, qu'il ne fit point de miracles. Pourquoi du tems même de Jésus-Christ ne vit-on pas *toute la terre à ses pieds ?* Suivant votre opinion, il ne faisoit point de miracles, il exerçoit seulement sa bonté, sa charité, sa bienfaisance, on ne lui en prêtoit point non plus, les Évangiles, où l'on s'est par la suite avisé de lui imputer de pareilles absurdités, n'étoient point encore écrits. Comment donc a-t-il pu arriver qu'on l'ait rejeté, & qu'au lieu de lui élever un trône, on lui ait dressé un échaffaut ? Pourquoi enfin ( permettez-moi encore cette question, Monsieur, ) ne voyons nous pas *toute la terre venir aux pieds de Jésus*, depuis que vous avez ôté les

*miracles de l'Evangile*, depuis que vous les en avez fait disparoître par la force triomphante de votre philosophie ? Il y a bien à la vérité quelques petits mouvemens dans le monde à ce sujet. Les D<sup>é</sup>istes recommencent à subtiliser , les profanes à plaifanter & les musulmans à s'applaudir. Parmi les Chrétiens, les sages vous opposent des raisons , les bons des gémissemens & les fots des injures. Il est de mode aujourd'hui, entre les gens du bon ton , de parler de Christ , pourvu qu'on en parle à la mode. Ci-devant son nom étoit confondu parmi ceux des Moïses , des Esaïes , des Jérémies &c , des Pierres , des Jacques , des Jeans &c , mais à présent on le tire du pair , & on ose le mettre à côté des Platons , des Socrates , des Confucius & des Rousseaus. J'apprens même , Monsieur , que dernièrement on n'a pas craint de le

produire sous vos auspices dans les gazettes d'Altona & de Leide (a). Je ne fais pas cependant si l'on peut encore regarder cela comme un acheminement à une conversion générale , ni même si cette conversion telle que vous l'entendez , feroit bien à souhaiter. Que gagneroit en effet Jésus-Christ à voir toute la terre à ses pieds, quand on n'y feroit que comme plusieurs y font aujourd'hui , pour épier les secrets de sa prétendue magie & pour rire des dupes qu'elle auroit faites ?

L'auteur poursuivant son plan , entreprend de montrer *que les miracles ne sont pas un signe infailible &c dont les hommes*

---

(a) C'est à propos des procédés de la V. Classe de N. & du Consistoire de Motier à l'égard de M. R , procédés , qui , à ce qu'on assure , sont représentés avec une infidélité qu'on ne pardonneroit jamais à un historien , mais qu'on pardonne aisément à un Gazetier.

*puissent juger.* Et voici d'abord comment il définit le miracle p. 87. „ Un miracle „ est , dans un fait particulier , un acte „ immédiat de la puissance divine , un „ changement sensible dans l'ordre de la „ nature , une exception réelle & visible „ à ses loix. ” Je dirois plus volontiers , *une exception visible à quelcune de ses loix.* Je conçois bien qu'un miracle doit être une exception réelle à toutes les loix de la nature , parce que l'accord & l'harmonie qui subsiste entre ces loix fait que ce qui répugne absolument à l'une , répugne par cela même plus ou moins à toutes les autres. Mais je conçois encore mieux que cette exception , pour être réelle à l'égard de toutes les loix , ne peut pourtant être visible pour nous qu'à l'égard de quelques-unes ou même de quelcune.

Ensuite de cette définition , l'auteur

forme deux questions. *La première : Dieu peut-il faire des miracles ? Et la seconde : Dieu veut-il faire des miracles ?* Sur la première il prononce qu'oui, & relégue aux petites maisons quiconque y répondroit par un non. Mais il croit qu'on ne doit rien prononcer sur la seconde, tant parce qu'elle est en elle même parfaitement indifférente, & qu'elle n'interresse en rien la gloire de Dieu ; que parce qu'elle est purement oiseuse, & que pour la résoudre, il faudroit lire dans les décrets éternels. Gardons-nous, conclut-il, d'oser porter un œil curieux sur ces mystères. Rendons ce respect à l'essence infinie, de ne rien prononcer d'elle : nous n'en connoissons que l'immensité. Croiroit-on sur des paroles qui annoncent une si sage, une si humble retenue, que dans le même paragraphe dont elles font partie, l'auteur résout ou plutôt tranche net cette

même question , en disant que *les plus grandes idées que nous puissions avoir de la sagesse & de la majesté divine* seront pour la négative ; & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Je ne m'arrête pas à relever l'inconséquence qu'il y a à résoudre par les idées que nous avons de la gloire de Dieu , une question que l'on a dite deux ou trois lignes plus haut , n'intéresser en rien la gloire de Dieu. Je demande seulement : n'est-ce pas prononcer sur la question , que de dire que la négative est appuyée sur la sagesse & la majesté divine , tandis qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit pour l'affirmative ? Il est vrai que l'auteur dit cela dans la supposition qu'il puisse y avoir quelque différence quant à la foi dans la manière de répondre à cette question. Mais qui doutera qu'il n'y ait de la dif-

ference? N'y aura-t-il pas toujours au moins de la difference d'une preuve de plus ou d'une preuve de moins? Et de quelle preuve encore? De celle qui selon l'auteur lui-même p. 73. est *la plus brillante des trois* qu'il indique, *la plus frappante, la plus prompte à sauter aux yeux,* & la plus propre à *saisir le peuple*; c. à. d. les neuf dixièmes du 'genres' humain. L'auteur prononce donc sur la seconde question par la négative; comme il avoit prononcé sur la première par l'affirmative. C'est ainsi que tout en nous défendant de *porter un œil curieux sur ces mystères*; on ne craint point d'y porter les regards les plus audacieux; & que tout en disant que *pour résoudre la question, il faudroit lire dans les décrets éternels*, on la résout comme si on avoit lu dans les décrets éternels.



comme si on avoit le privilége exclusif d'y lire & la commission expresse de les promulguer. Se pourroit-il donc qu'après avoir eu assez de modestie pour ne vouloir pas s'ériger en Prophète , on eût maintenant assez d'ambition pour s'ériger en Chancelier de la cour céleste ?

M. ROUSSEAU , après nous avoir ainsi donné des préceptes auxquels il ne manquoit que l'appui de son exemple , continue sa discussion en ces termes à la p. 88.

„ Cependant quand un mortel vient hardiment nous affirmer qu'il a vu un miracle , il tranche net cette grande question ; jugez si l'on doit l'en croire sur sa parole ! Ils feroient mille que je ne les en croirois pas. ” Et quand un autre mortel vient plus hardiment encore nous affirmer qu'il n'y a que l'orgueil hu-

*main qui soit contre cette proposition ; Dieu ne veut pas faire des miracles ; ne tranche-t-il pas tout aussi net cette même grande question ? Et devons-nous plus l'en croire lui seul sur sa parole , qu'il n'en veut croire les mille qui lui affirmeroient le contraire ? Ce premier mortel , dont le second condamne la hardiesse tout en l'imitant , parle au moins d'après des faits dont il n'est que le témoin ; au lieu que le second parle tout au plus d'après de simples idées , mais dont il est le tendre père ; & si ses idées ont à ses yeux quelque apparence de vérité , les faits dont il s'agit ont de son propre aveu une grande apparence de miracles. Au reste , que M. R. ne voulût pas croire ceux qui disent avoir vu des miracles , quand ils feroient mille , je n'en suis point surpris ; il les croiroit mieux s'ils n'étoient que deux ou trois : la plus saine*

partie du genre humain est toujours la moins nombreuse , & il ne tient pas à notre auteur de persuader que ce nombre est aujourd'hui réduit à l'unité.

„ Je laisse à part , poursuit-il , le grossier  
 „ sophisme d'employer la preuve morale à  
 „ constater des faits naturellement impos-  
 „ sibles , puisqu'alors le principe même de  
 „ crédibilité fondé sur la possibilité natu-  
 „ relle est en défaut. ” Je conviens que  
 des faits naturellement impossibles ne sont  
 susceptibles d'aucune sorte de preuves. Vou-  
 loir démontrer que ce qui ne peut arriver  
 en aucune manière , est pourtant arrivé ,  
 seroit la plus grossière de toutes les absur-  
 dités. Mais qu'est-ce qu'un fait naturelle-  
 ment impossible ? C'est un fait dont l'exis-  
 tence ou la nature implique contradiction  
 avec celle de tout agent auquel on pour-

roit l'attribuer. - Or les mirables , pour être des faits dont l'existence & la nature implique contradiction avec celle de tous les agens subordonnés, n'impliquent cependant point contradiction avec l'existence & la nature de l'Agent suprême, puisque comme l'auteur lui-même le reconnoit p. 87. *Dieu peut faire des miracles , & qu'un homme qui le nieroit seroit un homme à enfermer.* Les miracles donc, loin d'être des faits naturellement impossibles, sont tout au contraire des faits naturellement très possibles en vertu du pouvoir naturel ou physique que Dieu a incontestablement d'en operer. Et dès là, *le principe de la crédibilité fondé sur la possibilité naturelle n'est point ici en défaut.*

Je trouve ensuite & dans la même page une supposition qui a toutes les graces de

la nouveauté. „ Supposons, dit-il, qu'un  
 „ mort vînt redemander son bien à ses hé-  
 „ ritiers, affirmant qu'il est ressuscité, &  
 „ requérant d'être admis à la preuve,  
 „ croyez-vous qu'il y ait un seul tribunal  
 „ sur la terre, ou cela lui fût accordé” ?

Je ne crois pas que cela lui fût accordé de-  
 vant un tribunal présidé par M. R. ni peut-  
 être même devant un tribunal dont les  
 membres, sans penser comme ce célèbre  
 auteur, croiroient avec tous les Reformés  
 que le tems des miracles est passé. Mais  
 je ne vois pas pourquoi on refuseroit cela  
 devant un tribunal qui admettroit l'exer-  
 cice actuel, quoique peu ordinaire du pou-  
 voir miraculeux. Si un homme réputé  
 mort quoique vivant a le droit de démon-  
 trer la fausseté de sa mort, pourquoi un  
 homme rappelé à la vie de mort qu'il étoit,  
 n'auroit-il pas aussi le droit de constater la

vérité de sa résurrection? Le cas quoique fort différent quant au fond , n'est-il pas le même quant au civil? Cela me paroît si clair que je me félicite de n'avoir excepté le tribunal Protestant qu'avec un *peut-être*, & que je me persuade presque à présent qu'il eût été mieux de ne point l'excepter du tout. Qu'il crût en effet que ce n'est plus le temps des miracles , ne changeroit-il pas de croyance là dessus en voyant un miracle? Je suppose que le bienheureux Osterwald , mort depuis environ 20. ans , vint à se reproduire vivant au milieu de l'Eglise qui le regrette encore , & que quelque circonstance lui rendit nécessaire la preuve de sa résurrection , croira-t-on que le Magistrat refusât de l'admettre à la fournir? En vain M. R. qui je pense n'a jamais ni vu , ni entendu , ni lu ce grand homme , soutiendrait-il qu'une résurrection

est un fait impossible, il ne faudroit dans ce cas qu'un écolier pour lui répondre, *ab esse ad posse valet consequentia*. Autant il est vrai que tout ce qui peut être n'est pas, autant est-il vrai aussi que tout ce qui est, peut être.

Voici maintenant p. 89. l'argument des argumens de M. R. son argument le plus spécieux, celui à la production duquel tous les Dèistes ont entonné le Te-Deum à leur maniere. « Puisqu'un miracle, dit-  
 „ il, est une exception aux loix de la na-  
 „ ture, pour en juger, il faut connoître  
 „ ces loix, & pour en juger sûrement, il  
 „ faut les connoître toutes: car une seule  
 „ qu'on ne connoitroit pas pourroit en  
 „ certains cas inconnus aux spectateurs  
 „ changer l'effet de celles qu'on connoi-  
 „ troit. Ainsi celui qui prononce qu'un  
 „ tel ou tel acte est un miracle, déclare

„ qu'il connoît toutes les loix de la nature, & qu'il fait que cet acte en est une exception. ” J'ai prévu ce raisonnement dès la p. 87. en lisant la définition que l'auteur y donne du miracle, & la remarque que j'ai faite à cette occasion revient naturellement ici. Car si les loix de la nature ont entr'elles une telle harmonie, que ce qui répugne entièrement à l'une dans un cas donné, répugne par cela même plus ou moins à toutes les autres; l'opposition directe & manifeste de tel ou tel fait avec telle ou telle loi dans tel ou tel cas suffira sans-doute pour constater le miracle dans ce fait, & il ne fera pas besoin pour en juger de connoître généralement toutes les loix de la nature; ce sera assez de connoître celle de ces loix dont l'effet naturel est suspendu pour donner lieu à l'effet surnaturel qui y fait infraction.



Je fais que malgré l'harmonie qu'il y a entre les loix de la nature , ce que l'une ne fauroit operer dans un cas , l'autre peut l'effectuer dans un autre , & qu'ainsi nous pouvons souvent trouver bien de la difficulté à assigner la cause de tel ou tel effet même naturel. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit ici. Un miracle n'est pas seulement un effet qu'on ne fait à quelle loi de la nature attribuer ; c'est un effet que l'on voit être contraire à celui que telle ou telle loi opère ordinairement & qu'elle devoit naturellement operer dans le cas présent ; c'est un effet destructif de celui que les circonstances actuelles auroient nécessairement fait éclôre , si une force supérieure n'avoit substitué le surnaturel au naturel.

Que si on me demande d'où je fais que cette force supérieure n'est pas dans la na-

ture , & qu'ainfi l'effet qui en réfulte n'eft pas naturel ; je répons que fi elle étoit dans la nature , elle fe manifefteroit dans les circonftances auxquelles le fait dont il s'agit tient vifiblement , & qu'en changeant l'afpect de ces circonftances , elle changeroit auffi l'idée que je me forme de ce qui en doit naître , d'où il arriveroit que l'événement , ou rempliroit parfaitement mon attente , ou n'y feroit au moins pas évidemment oppofé , & qu'ainfi je n'aurois plus de raifon de le regarder comme miraculeux.

L'expérience nous apprend qu'un effet naturel n'eft jamais tellement ifolé qu'on ne puiſſe toujours voir à peu près d'où il part & où il en faut chercher la caufe prochaine. Celle-ci à la vérité ne fe laiffe pas toujours voir à découvert & dans toute l'étendue de fon influence fur l'effet ; mais

il est rare qu'elle se cache assez pour qu'on ne puisse aucunement l'entrevoir, & surtout il est inoui qu'elle se masque ou qu'elle se défigure au point d'annoncer un effet diamétralement opposé à celui qu'elle opère. La marche de la nature est graduelle & régulière; elle ne se fait ni par bonds, ni par sauts. A-t-on trouvé la trace de l'un de ses pas? il ne faut ni aller bien loin, ni faire de longs circuits pour en trouver une autre. Tout ce qui sort de ses mains porte son empreinte & est muni de son sceau.

Il n'en est pas ainsi des miracles. Ils ressemblent si peu aux opérations de la nature, qu'il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir qu'ils viennent de plus haut lieu. Ce sont des faits absolument isolés, qui par cela même qu'ils ne tiennent à rien de visible ne peuvent être at-

tribués qu'à une main invisible. Loin qu'on voye rien dans le cours ordinaire des choses qui les annonce, qui les prépare ou qui les amène, tout ce qu'on y voit au contraire, en combat la possibilité, la vraisemblance & l'actualité. Cela s'apperçoit jusques dans l'agent qui les opère : ou pour mieux dire, par lequel ils s'opèrent, puis que le même homme qui commande à la nature quand il s'agit de faire exception à ses loix dans quelque vue relative à sa mission, est dans tout le reste & même pour ce qui regarde sa propre personne entièrement soumis à la nature.

Appliquons maintenant ces réflexions à quelque cas particulier. Je vois un homme reconnu mort par des parens dont il étoit tendrement chéri & par tout un public, enseveli ensuite avec toutes les formalités qui sont d'usage dans sa nation,

& inhumé enfin avec toutes les cérémonies ordinaires. Tout le monde convient qu'il est mort depuis quatre jours, & mes propres sens déposent qu'il a tout ce qui caractérise un vrai cadavre sans sentiment, sans activité & déjà en putréfaction. Quelle est dans un cas pareil la loi de nature que la raison a promulguée & que l'expérience a vérifiée dans tous les temps & dans tous les lieux? C'est que la matiere du corps humain une fois tombée dans cet état de fermentation générale & fétide qui en rend la présence insupportable & qui la fait reléguer dans le tombeau, ne peut plus dès-lors que s'alterer de plus en plus de maniere à se dissoudre & à se réduire en poudre ; c'est qu'un homme qui depuis quatre jours n'a donné aucun signe de vie & dont la mort est si bien avérée ne peut revivre à moins d'être en quelque forte

créé de nouveau par celui à qui seul appartient le pouvoir créateur. Quand donc malgré cela, je vois ce même homme repasser subitement de la mort à la vie sur le simple commandement d'un autre homme, & sans qu'il se soit rien manifesté ni en lui ni autour de lui de préparatoire à sa résurrection, quand je vois cela avec nombre d'autres spectateurs qui en sont tous aussi étonnés que moi, puis-je me défendre de regarder un tel événement comme surnaturel & miraculeux ? Ai-je besoin pour m'en assurer de scruter toutes les loix de la nature, de lire dans les décrets du très-haut & de tenter témérairement de m'élever à sa toute science ? Peut-il me tomber dans l'esprit que le législateur suprême ait établi dans la nature des loix si contradictoires qu'elles se démentent réciproquement ? ou faudra-t-il me

réfoudre à croire qu'une chose peut être & n'être pas en même tems ?

On parle d'événemens extraordinaires réputés miraculeux par le vulgaire & reconnus naturels par les philosophes. Mais ici où est le philosophe qui voye plus clair que le vulgaire ? On a imaginé diverses hypothèses pour expliquer les phénomènes de la nature les plus surprenans ; mais on n'en a point encore imaginé que je sache pour expliquer les miracles. Quelques-uns en ont nié la réalité, d'autres en ont fait honneur à la Magie, les Pharisiens ont dit que Jesus chassoit les Démonis par le Prince des Démonis ; mais à l'exception de M. R. je ne connois personne qui ait affayé d'en rendre raison comme on rend raison des mystères de la Physique & de la Chymie, des tours de passe-passe ou du jeu des marionnettes. Le plus

grand nombre au contraire; (& dans ce grand nombre on compte de grands Prophètes comme de grands Théologiens) le plus grand nombre dis-je a toujours attribué à l'Etre Suprême des effets qu'il n'a pu croire possibles que par la puissance suprême. Il n'y a pas jusqu'aux magiciens de Pharaon qui n'aient reconnu dans les miracles *le doigt de Dieu* (Exod. VIII. 19.) Comment donc M. R. qui se qualifie lui-même de *magicien* à la note de la p. 90. ne veut-il pas aussi l'y reconnoître? C'est, dit-il que *pour en juger, il faut connoître toutes les loix de la nature.* Ceci me ramène à son argument, sur lequel je prie qu'on me permette encore une observation.

C'est que cet argument à force de trop prouver ne prouve rien. Car si pour juger qu'un effet est surnaturel il faut connoi-



tre toutes les loix de la nature , il faudra de même les connoître toutes pour juger qu'un effet est naturel. Je fais que mon objection ne porte coup que dans la supposition de la possibilité intrinsèque des miracles ; mais l'auteur reconnoît lui même cette possibilité en disant p. 87. que *Dieu peut faire des miracles , qu'il peut déroger aux loix qu'il a établies , que ce seroit faire trop d'honneur à celui qui le nieroit , de le punir , qu'il suffiroit de l'enfermer , qu'aussi personne n'a jamais nié que Dieu pût faire des miracles , & qu'il falloit être Hébreu pour demander si Dieu pouvoit dresser des tables dans le désert.* Cela étant , voici comment je raisonne , en adoptant pour un moment la logique de l'auteur ; & en transcrivant son propre argument avec la seule substitution des mots *effet . naturel* & *conséquence* à ceux de *mi-*

*racle & exception.* Puisqu'un effet naturel est une conséquence des loix de la nature, pour en juger il faut connoître ces loix, & pour en juger sûrement il faut les connoître toutes: car une seule qu'on ne connoitroit pas, pourroit en certains cas inconnus aux spectateurs changer l'effet de celles qu'on connoitroit. Ainsi celui qui prononce qu'un tel ou tel acte est un effet naturel déclare qu'il connoît toutes les loix de la nature & qu'il fait que cet acte en est une conséquence. Rougissez donc de votre audace, téméraires qui osez affirmer que la pluie est un effet naturel. Connoissez-vous donc toutes les loix de la nature pour pouvoir porter un jugement qui suppose si évidemment cette connoissance? C'est ainsi que M. R. en voulant légitimer ses doutes sur les miracles, ouvre la porte à un scepticisme universel.

Les pages 90. 91. 92. 93. & 94. offrent avec les notes qui y sont annexées un tissu d'indécences dont la lecture ne fauroit inspirer que de l'indignation ou de la pitié. L'auteur s'y permet les faillies les plus choquantes & les parallèles les plus odieux. Oui, quoique dans le sein du Christianisme & se disant Chrétien lui-même, il se permet contre Jesus-Christ & contre l'Evangile, ce que je doute fort qu'il se permît à Constantinople contre Mahomet & contre l'Alcoran, avant même que de prendre le turban, & bien moins encore après qu'il l'auroit pris. On n'y voit plus l'ombre du raisonnement; ce ne sont que des plaisanteries toutes plus fades ou plus amères les unes que les autres. On y donne d'après la Chymie, & en avertissant pourtant *de ne pas mettre le feu à la maison*, des recettes pour opérer

des merveilles qui feroient signer mille fois le peuple qui les verroit. On y oppose M. Rouelle au Prophète Elie , en disant que si les Prêtres de Babal avoient eu celui-là au milieu d'eux , celui-ci eût été pris pour dupe. Selon notre grave auteur , si jadis les Prophètes faisoient descendre à leur vœux le feu du ciel , aujourd'hui les enfans en font autant avec un petit morceau de verre. Il y a pourtant là une petite différence. Les Prophètes n'avoient que leur voix , au lieu que les enfans ont un verre ; mais apparemment la voix des Prophètes étoit une voix lenticulaire , qui , comme les verres de ce nom , avoit la propriété de rassembler & de réunir en un foyer les rayons du soleil. Cela , je l'avoue , est un peu difficile à digérer ; mais que ne digérerait-on pas plutôt qu'un miracle ? Josué , dit encore l'auteur avec la même gravité ,

Josué

*Josué fit arrêter le soleil, un faiseur d'Almanacs va le faire éclipser, le prodige est encore plus sensible.* Comment peut-on voir du prodige à ce que le soleil soit éclipié, & en moins voir à ce qu'il soit arrêté? Le premier arrive tous les ans, & le second n'est jamais arrivé qu'une fois. Mais j'entens. On veut dire qu'il n'est pas plus vrai que Josué ait fait arrêter le soleil, qu'il n'est vrai que l'Astrologue le fait éclipser. Ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre, opération de l'événement, ce n'en est que la prévision & la prédiction : je ne fais pourtant pas dans quel système d'Astronomie M. R. a appris que le soleil fait des stations qu'on peut prévoir & prédire. On voit ensuite un peu plus bas venir à la file les *Nollets*, les *Ozanams*, les *Briochés* : l'auteur ouvre la marche avec son livre à *feuilletés blancs*, & le payfan

de Northollande la ferme en *allumant sa chandelle avec son couteau*. Voilà les modernes faiseurs de miracles qu'on oppose aux anciens : voilà les personnages par lesquels on semble vouloir effacer les Prophètes & les Apôtres : voilà de quelle indigne façon on ose parodier l'Evangile.

Suivrons-nous après cela l'auteur dans les foires de Paris où il veut nous montrer des automates qui marchent & s'arrêtent à discrétion ; dans les cabinets des curieux où il veut nous faire voir les prodiges de l'optique, de l'aimant, du baromètre & de l'électricité ; & dans les cimetières où il prétend qu'on enterre les hommes tout vifs ? (a) Soustrirons-nous sans

(a) *Lazare*, dit l'auteur à la note de la p. 93. *Lazare seroit-il le premier homme qu'on auroit enterré vivant ?* Et dans le texte il cite le *Livre de M. Brubier* pour prouver qu'*un mort peut n'être pas mort*.

scrupule au démenti qu'il donne dans une note à la sœur de Lazare & à l'historien de la résurrection de cet ami du Sauveur ? L'écouterons-nous dire , que comme *on vient de trouver le secret de ressusciter des noyés* , que comme *on a déjà cherché celui de ressusciter les pendus* , on pourra bien parvenir à opérer d'autres résurrections *dans d'autres genres de mort* ? En vérité Monsieur , si je pouvois me persuader que vous dites cela sérieusement & qu'on y acquiescera de même , je n'imaginerois point de secret dont la recherche fût plus importante , que celui de ressusciter le bon sens. Vous avez *grand peur* , dites-vous dans cet endroit , *que le spectacle d'un homme qui marcheroit sans jambes* , au lieu de vous rendre crédule ne vous rendît que fou : & moi , j'ai grande espérance que la lecture des pages où j'en suis à présent ne

rendra personne incrédule , qu'après l'avoir rendu fou , & j'ai trop bonne opinion de la tête de mes semblables pour croire que si peu de chose pût la déranger.

Quant à ce que dans les occasions rapportées [ Marc. VIII. & Jean IX. ] Jésus ne guérit pas les deux aveugles dont il s'y agit , sur le champ , tout-à-coup & par un simple *je le veux* , mais qu'il conduisit l'un hors du bourg , qu'il envoya l'autre au réservoir de siloé , qu'il ne les guérit tous les deux que par progression & en employant tantôt de la salive & tantôt de la boue ; notre auteur fait là dessus dans la note de la p. 95. un dilemme qui lui paroît sans réplique. *Où la nature*, dit-il, *disputoit avec son maître*, & *il avoit besoin pour s'en faire obéir d'effort, d'obstination, de salive, de terre, d'ingrédiens : ou bien Jésus quoique sûr de son fait ne*



*laissoit pas d'user d'un petit manège de Charlatan , comme pour se faire valoir davantage & amuser les spectateurs.* Un homme qui craindroit un peu plus de ridiculiser la conduite de Jesus, ou ne se feroit jamais permis deux propositions aussi indécentes, ou n'auroit au moins pas supprimé celle sans laquelle l'énumération est visiblement incomplète, & dont l'énonciation serviroit d'antidote contre le poison des deux autres. Dans une disjonctive, on doit je pense énoncer tous les cas possibles. Or, à supposer qu'il fût possible que dans les deux occasions dont il s'agit, Jesus eût éprouvé de la résistance de la part de la nature, ou qu'il eût voulu user de manège; n'est-il pas possible aussi, que dis-je, n'est-il pas vraisemblable, n'est-il pas certain même pour quiconque voudra rendre justice au caractère du Sauveur,

qu'il a eu, pour agir, comme il fit à l'égard de ces deux aveugles, des raisons par devers lui que nous ne connoissons ni M. R. ni moi, ni bien d'autres? Quoi! parce qu'un homme, que je reconnois être la sagesse même, a fait dans de certains cas particuliers, certaines choses dont je ne puis pénétrer les raisons, j'en inférerai tout de suite qu'il les a faites sans raison, ou contre toute raison, ou par de mauvaises raisons? Car quand même il y auroit eu résistance de la part de la nature, comment auroit-il pu la vaincre avec un peu de salive & de terre? Voici donc selon moi comment devoit procéder le raisonnement de l'auteur, non pas pour être décent, mais au moins pour être régulier. Ou Jesus eut besoin d'effort pour se faire obéir de la nature, ou il voulut user de manège, ou il eut des raisons particu-

res d'en agir comme il en agit. Dire le premier, feroit dans le système même de l'auteur une vraie pétition de principe, ce feroit supposer ce qui est en question. Dire le second, feroit démentir par ce seul mot tout l'éloge que le même auteur fait de Jesus dans son Emile. Il ne reste donc qu'à convenir du troisième.

Mais ces raisons particulieres, quelles sont-elles? Je pourrois mieux dire quelles elles ont pu être, que quelles elles ont été. Jesus put ne guérir ces deux aveugles que par progression, pour exercer leur foi & leur patience: il put conduire l'un hors de la bourgade, envoyer l'autre à Siloé, mettre lui-même un peu de salive ou de boue sur leurs yeux, leur imposer les mains à plusieurs reprises, donner ainsi à son operation un air de travail manuel & d'exercice corporel, pour engager la ques-

tion alors si débattue parmi les Juifs ,  
 s'il étoit permis de voyager, de travail-  
 ler, de guérir le jour du sabbat, & pour  
 avoir par là occasion de corriger les opi-  
 nions outrées dans lesquelles on donnoit  
 à cet égard. Ce qui fortifie ma conjecture,  
 c'est que St. Jean dit expressément en par-  
 lant de l'aveugle né, que *c'étoit le jour du*  
*sabbat que Jesus avoit fait de la boue* &  
*qu'il lui avoit ouvert les yeux*; que là des-  
 sus quelques-uns des Pharisiens disoient de  
 Jesus: *cet homme n'est point de Dieu, puis*  
*qu'il ne garde pas le sabbat*, & que dans  
 les questions réitérées qu'ils firent & à  
 l'aveugle même qui avoit recouvré la vue,  
 & à ses pere & mere, ils insistoient tou-  
 jours sur la maniere en la quelle Jesus s'y  
 étoit pris. *Que t'a-t-il fait? Comment t'a-*  
*t-il ouvert les yeux?* Conferez Jean IX.  
 qui contient tout ce récit, avec les instruc-

tions du Sauveur sur le sabbat , Math. XII.  
1-13. Marc II. 23-28. & Luc VI. 1-11.

Les notes sont ici si multipliées & si frappantes qu'elles me font un peu négliger le texte , mais je pourrai y revenir. Celle de la p. 96. est un furcasme des plus violens contre ceux qui ont ôsé porter un œil critique sur les ouvrages de l'auteur.

„ Nos hommes de Dieu , dit-il , veulent  
„ à toute force que j'aye fait de J. C. un  
„ imposteur. Ils s'échauffent pour répon-  
„ dre à cette indigne accusation , afin qu'on  
„ pense que je l'ai faite ; ils la supposent  
„ avec uu air de certitude ; ils y insistent,  
„ ils y reviennent affectueusement. Ah  
„ si ces doux Chrétiens pouvoient m'arra-  
„ cher à la fin quelque blasphème , quel  
„ triomphe ! quel contentement , quelle  
„ édification pour leurs charitables ames !  
„ Avec quelle sainte joye ils apporteroient

„ les tisons allumés au feu de leur zèle,  
 „ pour embraser mon bucher ! ” Voilà une  
 imputation bien grave. Mais où en sont  
 les fondemens ? Que l'on ait dit, que si  
 on admettoit certains principes de l'auteur,  
 il en résulteroit que Jésus a été un im-  
 posteur ; cela se peut, c'est ce que les Lo-  
 giciens appellent, *deductio ad absurdum*.  
 Mais qu'à cause de cela, on veuille à toute  
 force que M. R. ait fait de Jésus un impos-  
 teur, & qu'on s'échauffe contre cette im-  
 pieté, afin de faire penser qu'il en est cou-  
 pable, c'est ce qui n'est pas ; il faut même  
 juger bien peu charitablement de son pro-  
 chain pour croire que cela se puisse. Je  
 peux dire à mon meilleur ami, & dans la  
 dispute la plus tranquille : il suit de vo-  
 tre principe, que Dieu est méchant. Se-  
 rai-je donc censé pour cela imputer ce blas-  
 phème à mon ami ? Non, non Monsieur,

quelque peu de *douceur* & de *charité* que vous nous supposiez dans cette note, nous en avons encore assez pour croire que votre intention n'est de blasphémer ni contre Dieu ni contre J. C. seulement, voudrions-nous que, dans vos détails, que dans vos thèses particulieres, vous montrassiez toujours pour Dieu & pour J. C. la même vénération & le même respect dont vous les reconnoissez dignes dans la thèse générale, & que vous n'hazardassiez pas tant de principes, tant d'objections, tant de plaifanteries; qui nous paroissent trop préjudiciables à ces sentimens, pour ne pas nous allarmer non-seulement en qualité de Chrétiens, mais encore en qualité d'*hommes de Dieu* & de *Ministres de Christ*, qualités que vous ne nous donnez que par dérision, mais que l'Evangile nous donne très sérieusement pour nous faire souvenir de notre

devoir dans les cas de la nature de celui qui m'a fait prendre la plume dans ce petit ouvrage. Voilà dis-je ce que nous voudrions de tout notre cœur, & non pas *vous arracher un blasphème*, comme vous nous en accusez si injurieusement. Et nous accuser de cela, Monsieur, n'est-ce pas nous taxer nous-mêmes d'être des blasphémateurs en chef? Qui seroit le plus coupable de nous ou de vous? de nous dis-je qui en vous arrachant le blasphème, serions les premiers moteurs du crime, ou de vous qui en vous le laissant seulement arracher, en seriez tout au plus le malheureux complice. En vérité, Monsieur, vous parlez du *feu de notre zèle*, de *tisons allumés*, de *bûcher*; mais ici votre zèle est bien plus qu'un feu ordinaire, c'est un volcan dont les flammes, pour peu qu'elles fussent secondées par le vent de l'incrédulité, ré-



pandroient l'incendie dans toute l'Eglise Chrétienne , & convertiroient bientôt toutes nos chaires en autant de buchers.

Encore une note p. 98. C'est sur le Démoniaque *Légion*. On pourroit presque l'appeller elle-même la *note Legion*, tant elle renferme de questions toutes plus comiques les unes que les autres. „ Jesus, „ dit l'auteur [a], demande à un groupe „ de Démons comment il s'appelle. Quoi ! „ Les Démons ont des noms ? Les Anges „ ont des noms ? Les purs esprits ont des „ noms ? Sans doute pour s'entre-appeller „ entre eux , ou pour entendre quand

(a) L'auteur suppose que c'est au Démon & non au Démoniaque que Jesus demanda , *quel est ton nom ?* La chose est équivoque dans la version de Genève , Marc V. 9. mais elle ne l'est point dans le texte , où le genre du pronom *lui* & du participe *disant* convient à l'homme possédé & non point à l'esprit qui le possédoit.

„ Dieu les appelle ? Mais qui leur a donné  
 „ ces noms ? En quelle langue en font les  
 „ mots ? Quelles sont les bouches qui pro-  
 „ noncent ces mots , les oreilles que leurs  
 „ sons frappent ? ... ” Voilà bien des ex-  
 clamations sur une chose fort ordinaire.

*Les purs esprits ont des noms.* Et pourquoi pas ? Nos simples idées , nos idées les plus abstraites , les plus spirituelles en ont bien. M. R. prétendoit-il donc qu'il n'y a que les êtres matériels auxquels on puisse imposer des noms ? Sur ce pied-là , ce qu'il y a en lui qui pense n'auroit point de nom. Il en a pourtant bien un , encore est-ce un beau & un grand nom , un nom accompagné de bien des épithètes flatteuses. Je suppose qu'un homme tourmenté en sa conscience aille chercher auprès de son Pasteur quelque soulagement à ses peines.

Celui-ci qui le voit pour la première fois lui demande son nom. Ah Monsieur, quant à mon corps je m'appelle N., mais quant à mon âme je pourrois m'appeller *Légion*, tant je réunis à cet égard de différentes maladies : erreurs, préjugés, superstitions, mauvaises pensées, penchans vicieux, habitudes criminelles, remords sur le passé, perplexité quant au présent, désespoir par rapport à l'avenir . . . . Quoi ! interrompt le Pasteur, *votre âme a un nom ? Les âmes ont des noms ? Les maladies spirituelles ont des noms ? Sans doute pour s'entr'appeller entr'elles, ou pour entendre quand Dieu les appelle ? Mais qui leur a donné ces noms ? Pourquoi sont-ils dans une langue plutôt que dans une autre ? Que faites-vous de ce groupe de maux ? Comment se sont-ils ainsi logés en tas dans votre âme ? . . .* Que penseroit notre malade à l'ouïe de tant

de questions, de tant d'exclamations si ridiculement ironiques ? En recevrait-il bien de la consolation ? Et ne jugerait-il pas que son Pasteur est plus malade en son esprit qu'il ne l'est lui-même en sa conscience ? Tel est pourtant à peu près, comme l'annonce cette note, le grave rôle qu'aurait joué M. R. s'il eût été à la place de J. C. vis-à-vis du Démoniaque dont il s'agit.

Je ne m'arrête pas à ce que l'auteur dit dans cette même note que *la raison ne reconnoitra jamais d'autres possédés que les méchans* : il s'agit moins ici de ce que la raison peut découvrir là dessus que de ce que Dieu a pu nous en révéler. Mais qu'entends-je ? L'auteur s'écrie, *Juste Dieu ! La tête tourne, on ne sait où l'on est*. Qu'est-ce donc, Monsieur R. ? Rêveriez-vous peut-être ? Vous croiriez-vous à Gadara, sur le bord de la mer de Tiberiade, & en danger

danger d'y tomber ? Tranquilisez - vous. Vous êtes bien loin de là. Vous êtes à Motiers. Vous êtes chez vous. Mais non, ce n'est pas de vous qu'il s'agit. Ce qui vous fait peine, ce qui vous émeut, c'est *ce troupeau de cochons* obsédés qui se précipitent dans la mer. Voilà assurément bien de la tendresse pour de fort vilains animaux. Vous froncez le sourcil. Me tromperois-je donc encore ? Oui sans doute, repartez-vous avec vivacité. Ce qui me fait crier, *ce qui me fait tourner la tête*, ce qui fait que *je ne sais où j'en suis* ; c'est qu'on me donne *ces cochons* obsédés, *ces cochons* qui se perdent, pour les augustes preuves de la mission du Rédempteur du genre humain, pour les preuves qui doivent l'attester à tous les peuples de tous les âges, *Et dont nul ne sauroit douter sous peine de*

*damnation* ! Ah vraiment vous faites bien de parler. Car enfin, je ne fais pas *faire les sorts* moi, je ne suis ni *magicien* ni *sortier* pour deviner de pareilles choses. Mais qui est-ce je vous prie qui vous donne une pareille preuve, & qui ne vous donne que celle-là ? Dans quelle session de quel concile cela a-t-il ainsi été décidé ? Pour moi je connois de fort bons esprits qui ne voyent là qu'une de ces circonstances qui servent à manifester la bonne foi des écrivains qui les rapportent, qu'une de ces circonstances qu'ils n'ont pu faire entrer dans leur récit que parce qu'elles font entrées dans l'événement qui en fait le sujet, & qu'ils n'auroient jamais inventées si elles ne leur avoient jamais été attestées. Et ne dites-vous pas vous-même Monsieur, dans votre *Emile*, que *ce n'est pas ainsi qu'on invente*, & que les faits de Socrate dont per-

*sonne ne doute sont moins attestés que ceux de J. C. ? Non, non, quand on invente, on ne va pas choisir précisément ce qu'il y a de plus étrange, de plus propre à donner prise aux gens difficiles, & à leur faire tourner la tête. Au reste s'il s'agissoit ici de damnation, je dirois qu'on l'en courroit bien moins & bien moindre en doutant à part-soi d'une petite circonstance, que si on s'en prévaloit malignement pour ridiculiser aux yeux du public l'histoire Evangelique.*

Je reviens au texte, & j'avoue qu'après la note que je viens d'examiner, je ne me ferois pas attendu à y lire & dans la même page : *nous devons respecter les miracles.* Lequel faut-il donc suivre, ou de ce texte où l'on semble se faire un devoir de les respecter, ou de cette note où l'on semble se faire un jeu de s'en moquer ? Mais je

remonte plus haut, & voici ce qui m'arrête p. 96. „ *Jesus*, éclairé de l'esprit de  
 „ Dieu, avoit des lumières si supérieures  
 „ à celles de ses disciples, qu'il n'est pas  
 „ étonnant qu'il ait opéré des multitudes  
 „ de choses extraordinaires où l'ignorance  
 „ des spectateurs a vu le prodige qui n'y  
 „ étoit pas. A quel point, en vertu de  
 „ ces lumières pouvoit-il agir par des voyes  
 „ naturelles, inconnues à eux & à nous” ?

*Jesus étoit éclairé de l'esprit de Dieu.* Cette illumination étoit ou naturelle ou surnaturelle. Mais est-il concevable qu'elle fût naturelle ? que dans un siècle où les sciences avoient encore fait si peu de progrès, que dans le pays où elles avoient été le moins cultivées, qu'au milieu du peuple peut-être le plus grossier qui fût jamais, que sans maîtres, sans livres, sans académie ni bibliothèque, sans aucune étude de Physique



ni de médecine, le fils d'un pauvre charpentier, élevé dans la boutique de son père, & vraisemblablement obligé d'y travailler lui-même ; ait pu naturellement acquérir des connoissances si supérieures, si sublimes, qu'on l'ait vu faire dès l'âge de trente ans, avec la plus grande aisance & souvent d'un seul mot, ce que les plus célèbres d'entre nos Physiciens & médecins modernes ne sauroient faire aujourd'hui, quand ils réuniroient tous leurs efforts, & malgré les profondes études auxquelles ils se sont livrés, les secours sans nombre qu'ils ont eus, les expériences physiques qu'ils ont faites & les observations de médecine dont ils ont pu profiter ? Aussi paroît-il par l'expression même que l'auteur emploie, qu'il ne regarde pas cette illumination de J. C. par l'esprit de Dieu comme naturelle. Il ne diroit pas *Newton éclairé*.

*re de l'esprit de Dieu, comme il dit, Jesus éclairé de l'esprit de Dieu. Mais si elle n'est pas naturelle, elle est surnaturelle. Si elle est surnaturelle, elle est miraculeuse. Et si elle est miraculeuse, pourquoi les effets merveilleux qui en ont résulté seroient-ils d'une autre nature que la cause qui les a produits? Dire comme l'auteur, que Jesus en vertu de ces lumieres dont l'esprit de Dieu l'éclairait a pu agir par des voyes naturelles qui nous sont inconnues, c'est selon moi ou dire des mots vuides de sens, ou supposer tout au moins qu'il y avoit dans la nature certaines causes qui ne pouvoient être ni connues ni mises en activité que par des lumieres & des forces surnaturelles, enforte que par les loix de la nature ces causes seroient toujours demeurées dans l'obscurité & dans l'inaction, & qu'ainsi quand Jesus en vertu de ses divines lumieres*

n'auroit fait que tirer ces causes de leur état d'inutilité naturelle, quand il n'auroit fait même que leur donner un degré d'efficacité ou d'énergie qu'elles n'avoient point naturellement, il y auroit toujours en ce cas exception aux loix de la nature & par conséquent *miracle*. Jesus auroit toujours tiré de ces causes, des effets qu'elles n'auroient jamais produits d'elles-mêmes. Mais je ne comprends pas pourquoi on affecte ici d'attribuer les choses extraordinaires que Jesus a faites, uniquement à la supériorité de ses lumières; tandis que sans disconvenir que ses Apôtres n'aient fait des choses aussi extraordinaires que leur maître, on ne laisse pas de nous les représenter p. 98. & ailleurs comme des gens *d'une crasse ignorance*. Comment si Jesus n'agissoit qu'en vertu de ses lumières, a-t-il pu mettre ses Apôtres en état d'agir

comme lui, sans leur communiquer ses lumières ? Je prévois bien ce qu'un Petit-maître bouffon repliqueroit à cela, mais je ne vois pas ce qu'un grave Logicien pourroit y répondre.

Il nous reste à examiner la dernière objection de l'auteur contre les miracles.

„ Indépendamment, dit-il p. 100., des  
 „ preuves que je viens d'établir de l'im-  
 „ possibilité qu'il y a pour un sage de  
 „ s'assurer que quelque fait que ce puisse  
 „ être est un miracle, j'en vois une autre  
 „ non moins forte dans la supposition même  
 „ me : car accordons qu'il y ait de vrais  
 „ miracles ; de quoi nous serviront-ils  
 „ s'il y a aussi de faux miracles desquels  
 „ il est impossible de les discerner ? Et fai-  
 „ tes bien attention que je n'appelle pas  
 „ ici faux miracle un miracle qui n'est pas  
 „ réel, mais un acte bien réellement sur-

„ naturel fait pour soutenir une fausse doc-  
 „ trine. Comme le mot de *miracle* en ce  
 „ sens peut blesser les oreilles pieuses , em-  
 „ ployons un autre mot & donnons - lui  
 „ le nom de *prestige* : mais souvenons-nous  
 „ qu'il est impossible aux sens humains de  
 „ discerner un prestige d'un miracle. ” Je  
 vois là deux propositions assez singulieres ;  
 la premiere qu'il y a des *faux miracles* qui  
 sont pourtant de vrais miracles , *des actes*  
*bien réellement surnaturels* ; & la seconde  
 que ces miracles qui sont en même tems  
 faux & vrais ne sauroient se *discerner* de  
 ceux qui ne sont que vrais. Comment  
 un miracle peut-il être tout-à-la-fois faux  
 & vrai ? L'expression choque , mais l'auteur  
 s'explique. Il appelle *faux miracle un acte*  
*réellement surnaturel fait pour soutenir une*  
*fausse doctrine*. Si cela fait disparoître la  
 contradiction que je voyois d'abord dans

les termes , il n'en est pas de même de la contradiction que je vois dans les choses.

M. R. définit lui-même *le miracle* en général, *un acte immédiat de la puissance divine qui fait une exception réelle & visible à ses loix.* Or s'il s'est fait des miracles réels en vue de soutenir une fausse doctrine, comme il s'est fait des miracles réels en vue d'établir une doctrine vraie, il s'enfuit par la définition même que la puissance divine s'est également employée, & par des actes également immédiats à accréditer le mensonge & à accréditer la vérité. Dirait-on que c'est précisément ce qui prouve ce qu'on veut prouver, savoir que la puissance divine ne s'est jamais employée ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'ainsi il n'y a jamais eu de miracles ni faux ni vrais? Mais l'auteur dit & répète, même après avoir administré toutes ses preuves,

qu'il ne rejette pas les miracles. Non ; dit-il en particulier p. 105. , non , je ne les ai rejettés , ni ne les rejette . . . & je défie qu'on trouve un seul endroit dans tous mes écrits où je sois affirmatif contre les miracles. Telle est la théorie de l'auteur. On a vu ci-dessus quelle est sa pratique. Celui qui pourra concilier l'une avec l'autre erit *mihi magnus Apollo*.

Mais revenons. L'auteur raisonne *dans la supposition qu'il y a de vrais miracles* destinés à prouver une doctrine vraie. Je viens d'établir que cette supposition une fois admise exclut nécessairement celle qu'il y ait des *miracles réels* destinés à soutenir une doctrine fausse , parce que pour les admettre toutes deux , il faudroit admettre que Dieu est tout-à-la-fois le protecteur de la vérité & le fauteur du mensonge. Est-ce donc que je nie qu'il se soit jamais

fait des prestiges ? Non , je fais qu'on a fait autre fois à *Delphes* , à *Cumes* , à *Pré-  
neſte* & ailleurs à peu près ce que l'auteur faisoit il y a 22 ans à *Venise*. Mais c'est que je n'appelle pas cela des *miracles réels* , des *actes immédiats de la puissance divine* , des effets *bien réellement surnaturels*. Ce n'étoient selon mes principes que des apparences de miracles où le défaut de réalité pouvoit toujours s'appercevoir, des actes très médiats d'une adresse tout-à-fait humaine, des effets étonnans à la vérité mais bien réellement naturels. Jusqu'ici je suis donc conséquent. Mais voyons si je pourrai toujours l'être.

„ La même autorité, reprend l'auteur  
 „ p. 101. la même autorité qui atteste les  
 „ miracles atteste aussi les prestiges , &  
 „ cette autorité prouve encore que l'appar-  
 „ rence des prestiges ne diffère en rien



„ de celle des miracles. Comment donc  
 „ distinguer les uns des autres, & que  
 „ peut prouver le miracle, si celui qui le  
 „ voit ne peut discerner par aucune mar-  
 „ que assurée & tirée de la chose même si  
 „ c'est l'œuvre de Dieu ou si c'est l'œu-  
 „ vre du Démon ? Il faudroit un second  
 „ miracle pour certifier le premier. ” M.  
 R. me permettra de suspendre mon juge-  
 ment sur sa conséquence jusqu'à ce qu'il  
 ait prouvé ses principes. Comment les  
 prouve-t-il donc ? On va le voir.

„ Quand Aaron jetta sa verge devant  
 „ Pharaon & qu'elle fût changée en fer-  
 „ pent, les magiciens jettèrent aussi leurs  
 „ verges & elles furent changées en fer-  
 „ pens. Soit que ce changement fût réel  
 „ des deux côtés, comme il est dit dans  
 „ l'écriture, soit qu'il n'y eût de réel que  
 „ le miracle d'Aaron & que le prestige des

„ magiciens ne fût qu'apparent, comme  
 „ le disent quelques théologiens, il n'im-  
 „ porte ; cette apparence étoit exactement  
 „ la même ; l'Exode n'y remarque aucune  
 „ différence, & s'il y en eût eu, les ma-  
 „ giciens se feroient gardés d'e s'exposer  
 „ au parallèle, ou s'ils l'avoient fait ils au-  
 „ roient été confondus. ” D'abord, Mon-  
 sieur, ce ne sont pas seulement *quelques*  
*théologiens* qui ont cru que le miracle n'a-  
 voit été réel que du côté d'Aaron ; c'est  
 l'écriture elle même qui le donne claire-  
 ment à entendre en disant que ce qu'Aaron  
 avoit fait par l'ordre & la puissance de Dieu,  
 les magiciens le firent *par leurs enchante-*  
*mens*, c'est-à-dire, comme cela se trouve  
 fort heureusement expliqué au ch. XVII.  
 vers. 7. du livre de la sagesse, *par les il-*  
*lusions de leur art magique*. Et qu'en effet  
 ceux-ci aient pu subtilement escamoter

leurs verges & leur substituer quelques serpens, il n'y a rien là de plus fort que ce que vous avez fait vous même, & que vous ne puissiez par conséquent bien comprendre. Mais, dites-vous, *il n'importe, l'apparence est exactement la même, & l'Exode n'y remarque aucune différence.* Et comment je vous prie pouvez-vous dire cela, quand la différence fût si grande que *la verge d'Aaron engloutit celles des magiciens*, & quand l'Exode remarque cette différence dans le même verset où elle rapporte le prestige ? Mais, dites-vous encore, *s'il y eût eu de la différence les magiciens se seroient gardés de s'exposer au parallèle, ou s'ils l'avoient fait, ils auroient été confondus.* Dites donc Monsieur, *s'ils eussent prévu* qu'il y auroit cette différence, mais leur art n'alloit pas jusques-là. Aussi ne l'ayant pas prévu, ils s'exposèrent

au parallèle, & s'y étant exposés, ils furent confondus.

Cela étant, c'est à pure perte que l'auteur ajoute p. 102. « Or les hommes ne  
 „ peuvent juger des miracles que par leurs  
 „ sens, & si la sensation est la même,  
 „ la différence réelle qu'ils ne peuvent ap-  
 „ percevoir n'est rien pour eux. Ainsi le  
 „ signe, comme signe, ne prouve pas plus  
 „ d'un côté que d'un autre, & le pro-  
 „ phète en ceci n'a pas plus d'avantage que  
 „ le magicien. Si c'est encore là de mon  
 „ beau stile, convenez qu'il en faut un  
 „ bien plus beau pour le réfuter. ” C'est  
 bien encore là Monsieur *de votre beau stile*,  
 & si pour le réfuter il en falloit effective-  
 ment un *plus beau*, je ne crois pas que  
 personne l'entreprit, & vous seriez au des-  
 sus de toute réfutation. Mais contre des  
 raisons & des faits, il n'y a si beau stile  
 qui

qui tienne. Avec de telles armes l'écrivain le plus médiocre peut réfuter l'écrivain le plus transcendant. Ceci soit dit en passant Monsieur, tant pour vous rendre justice que pour excuser un peu ma témérité.

Dans l'article suivant (même page), on reconnoît pourtant la différence qu'on ne vouloit pas reconnoître deux paragraphes plus haut. « Il est vrai, y dit-on, que le  
 „ serpent d'Aaron devora les serpens des  
 „ magiciens. Mais, forcé d'admettre une  
 „ fois la magie, Pharaon put fort bien  
 „ n'en conclure autre chose, si non qu'Aaron  
 „ étoit plus habile qu'eux dans cet art;  
 „ c'est ainsi que Simon ravi des choses  
 „ que faisoit Philippe, voulut acheter des  
 „ Apôtres le secret d'en faire autant qu'eux. »

Que Pharaon ne conclût du premier avantage qu'avoit eu Aaron sur les magiciens, autre chose sinon qu'il étoit plus habile

qu'eux dans l'art des prestiges , cela se peut. Pharaon étoit un monstre d'endurcissement qui ne peut servir de modele ni de regle à personne. Cependant , tout endurci qu'il étoit , il fut moins obstiné que plusieurs de nos philosophes , il se rendit à la fin ; & ce qu'il y a de remarquable & qui détruit la conjecture de l'auteur , c'est qu'il ne dit jamais à Moïse & Aaron : vous en savez plus que mes magiciens , faites par votre art que la playe cesse : mais qu'il leur dit souvent : *j'ai péché , l'Eternel est juste , fléchissez l'Eternel par vos prières , afin qu'il retire les grenouilles , afin qu'il ne fasse plus tonner ni grêler &c.* Comment d'ailleurs Aaron auroit-il pu être plus habile que les plus habiles magiciens de l'Egypte ? Je n'ai lû nulle part qu'il y eût dans le país de *Goscén* des écoles de magie ou de chymie , & quand il y en au-

roiteu, les travaux dont les Israélites étoient  
 accablés ne leur auroient laissé ni le temps  
 ni la liberté d'en profiter. S'il s'agissoit de  
 Moïse, on pourroit encore dire d'après  
 St. Etienne (Act. VII. 22.) *qu'il fut ins-*  
*truit dans toute la sagesse des Egyptiens.*  
 Au moins dira-t-on qu'il put bien commu-  
 niquer à son frere les secrets qu'il avoit  
 appris à la cour de Pharaon. Mais je ne  
 fais, il me semble qu'à quatre vingt-trois  
 ans, il est un peu tard pour se mettre à  
 faire des tours de passe-passe. Et pourquoi  
 si ces deux freres avoient eu la réputation  
 d'enchanteurs experts, le Roi n'auroit-il  
 point songé à les retenir à son service sur  
 les preuves frappantes qu'il eut de la supé-  
 riorité de leurs lumieres & de l'efficace de  
 leurs enchantemens? Quant à ce qu'on  
 ajoute, que *Simon ravi des choses que fai-*  
*soit Philippe, voulut acheter des Apôtres*

*le secret d'en faire autant qu'eux*, on n'a qu'à lire la réponse que lui fit St. Pierre (Act. VIII. 20-23.) pour sentir la différence qu'il y avoit des dons du St. Esprit dont jouissoient les Apôtres à l'art illusoire qu'exerçoit ce miserable magicien. Si cette différence n'eût été que du plus au moins, St. Pierre ne l'auroit pas pris avec lui sur un ton si haut. Les gens de même métier sont plus accommodans entr'eux, & les charlatans sur tout ne se piquent pas de beaucoup de délicatesse.

„ Quand Moïse changea l'eau en sang,  
 „ est-il dit p. 102 & 103. les magiciens  
 „ changerent l'eau en sang; quand Moïse  
 „ produisit des grenouilles, les magiciens  
 „ produisirent des grenouilles. Ils échoue-  
 „ rent à la troisième playe; mais tenons-  
 „ nous aux deux premières dont Dieu  
 „ même avoit fait la preuve du pouvoir



„ Divin. Les magiciens firent aussi cette  
 „ preuve-là. ” Et comment la firent-ils ?  
 D'abord à l'égard du changement de l'eau  
 en sang, ils ne purent contrefaire en cela  
 le miracle d'Aaron que sur une très petite  
 quantité d'eau tirée peut-être de quelques  
 creux fait exprès dans la terre pour cela,  
 & dans laquelle il leur fut facile de jeter  
 secrètement quelque poudre propre à en  
 changer la couleur & le goût. Car selon  
 l'historien sacré, Aaron avoit si générale-  
 ment changé en sang toutes les eaux du  
 pais que celles-là même qui se trouverent,  
*dans des vases de bois ou de pierre* n'en  
 furent pas exceptées, & que les Egyptiens  
 furent réduits à *creuser autour du fleuve*  
*pour trouver de l'eau à boire.* Il y a la mê-  
 me observation à faire à l'égard des gre-  
 nouilles. Aaron les avoit tellement mul-  
 tipliées qu'il fut aisé aux magiciens de se

mettre en état d'en faire paroître à leur tour. Mais ce qui montre encore mieux combien la sphère de leur pouvoir étoit bornée, c'est que quand même Moïse annonçoit à l'avance à Pharaon les prodiges que Dieu alloit operer par Aaron, jamais les magiciens n'osèrent seulement tenter ni de les exécuter les premiers, ni de les empêcher; & que quand le coup avoit été frappé, ce fut toujours à Moïse & jamais aux magiciens que le Roi & le peuple s'adressèrent pour être délivrés. Sont-ce donc là des exemples à citer pour prouver comme on le voudroit que le miracle ne diffère en rien du prestige? Je ne le pense pas. Mais quand la difference auroit été moins sensible dans les deux premières playes, ne suffiroit-il pas que dans les huit autres qui suivirent, elle ait été du tout au tout, je veux dire que Moïse & Aaron

ayent alors fait les plus grands prodiges, fans que les magiciens ayent pu les imiter ni les contrefaire en quoi que ce soit? L'auteur le fent. Auffi voudroit-il qu'on s'en tint *aux deux premieres playes*. Quoi! j'aurai dix preuves à adminiftrer, & on ne m'en permettra que deux? Eft-il, je vous prie, quelque jurisprudence qui pût autorifer un pareil déni de juftice? Mais, répond l'avocat des *Jannès & Jambres*, mais ces deux premieres playes font les deux dont Dieu même avoit fait la preuve *du pouvoir divin*. Et fur quoi fondez-vous cette affertion? Ce ne peut être que fur ce que Dieu fit dire à Pharaon par Moïfe, *à ceci tu connoitras que je fuis l'Eternel*. Et Dieu ne dit-il pas la même chofe, & quelque chofe encore de plus fort à l'occafion des autres playes? Et *tu fauras que*

*je suis l'Eternel au milieu de la terre*, dit-il (Exod. VIII. 22.) en annonçant la playe des insectes. *A ce coup*, dit-il aussi, [ ibid. IX. 14 & 16. ] au sujet de la mortalité, *à ce coup je m'en vais faire venir toutes mes playes dans ton cœur & sur tes serviteurs & sur ton peuple*, afin que tu saches qu'il n'y en a point de semblable à moi sur toute la terre, & que tu fasses voir ma puissance, & que mon nom soit célébré par toute la terre. Voyez encore Exod. XI. 7. Ne fuit-il pas évidemment de là, que si Dieu fit des deux premières playes la preuve du pouvoir divin, ce ne fut pas à l'exclusion des huit autres ?

„ Quant à la troisième playe, pour-  
 „ fuit l'auteur p. 103., que les magiciens  
 „ ne purent imiter, on ne voit pas ce  
 „ qui la rendoit si difficile, au point de

„ marquer *que le doigt de Dieu étoit là.*  
 „ Pourquoi ceux qui purent produire un  
 „ animal ne purent-ils produire un infec-  
 „ te , & comment après avoir fait des gre-  
 „ nouilles , ne purent-ils faire des poux ?  
 „ S'il est vrai qu'il n'y ait dans ces cho-  
 „ ses-là que le premier pas qui coûte , c'é-  
 „ toit assurément s'arrêter en beau che-  
 „ min. ” Je l'ai déjà dit , il y a de quoi  
 s'étonner , que M. R. ne veuille pas recon-  
 noître *le doigt de Dieu* où les magiciens  
 même de Pharaon ne purent s'empêcher  
 de le reconnoître , & qu'il ne voye pas  
 quelle difficulté il y avoit pour eux à fai-  
 re une chose qu'ils jugerent & qu'ils éprou-  
 verent eux mêmes leur être impossible.  
*Ils voulurent* , est-il dit [Exod. VIII. 18  
 & 19.] *ils voulurent faire la même chose*  
*par leurs enchantemens pour produire des*  
*poux ; mais il ne purent. Alors ils dirent*

à Pharaon ; c'est ici le doigt de Dieu. Qu'on vienne nous dire après cela , que les miracles ne different en rien des enchantemens , quand les enchanteurs eux mêmes si interressés à faire valoir leur art , sentent , reconnoissent , avouent cette difference , quand ils déclarent publiquement , devant toute une cour & en présence du Roi qui les employe , qu'elle est toute à l'avantage des miracles , & qu'où leur impuissance se décele , le doigt de Dieu se montre. Mais *pourquoi ceux qui purent produire un animal ne purent-ils produire un insecte ?* Je puis d'abord nier qu'il y ait jamais eu de leur part aucune production réelle & physique & dire ensuite par forme de conjecture , qu'ils pouvoient avoir le secret d'appâter & d'attirer l'animal , sans avoir celui d'appâter & d'attirer l'insecte. C'est vraisemblablement quel-

que chose comme cela , à moins qu'on n'aime mieux dire que comme M. R. ils furent *trop modestes pour s'eriger en prophètes* , & qu'ils se contenterent de *démont-rer sorciers*.

Après avoir ainsi réfuté les inductions que l'on tire des faits , voyons maintenant celles qu'on tire des passages. L'auteur dit d'abord p. 103. „ Le même Moïse, inf-  
 „ truit par toutes ces expériences, or-  
 „ donne que si un faux Prophète vient an-  
 „ noncer d'autres Dieux, c'est-à-dire une  
 „ fausse doctrine , & que ce faux Prophète  
 „ autorise son dire par des prédictions ou  
 „ des prodiges qui réussissent , il ne faut  
 „ point l'écouter , mais le mettre à mort.  
 „ On peut donc employer de vrais signes  
 „ en faveur d'une fausse doctrine ; un si-  
 „ gne en lui-même ne prouve donc rien.”  
 Il s'agit ici de ce qui se lit en ces termes ,

Déuter. XIII. 1. 2. 3. & 5. *S'il s'élève au milieu de toi quelque prophète ou quelque songeur , qui fasse devant toi quelque signe ou quelque miracle ; Et que ce signe ou ce miracle dont il t'aura parlé, arrive ; s'il te dit ; Allons après d'autres Dieux, que tu n'as point connus , Et servous - les ; tu n'écouteras point les paroles de ce prophète ni de ce songeur , car l'Eternel votre Dieu vous éprouve , pour savoir si vous aimez l'Eternel votre Dieu de tout votre cœur Et de toute votre ame. Mais on fera mourir ce prophète ou ce songeur ; car il a parlé de se révolter contre l'Eternel votre Dieu. &c. L'auteur infere de là qu'on peut employer de vrais signes en faveur d'une fausse doctrine, & qu'ainsi un signe en lui-même ne prouve rien. Mais que voit-il dans ce passage qui lui prouve qu'il s'y agit de vrais signes & de vrais miracles ? S'il dit que ce sont les ter-*



mes mêmes ; je réponds qu'il n'est pas inoui que l'apparence de la chose prenne le nom de la chose même ; c'est de quoi toutes les langues fournissent plus ou moins d'exemples. S'il allégué la supposition que Moïse fait *que le signe dont le songeur aura parlé arrive* ; j'observe que cela peut ne signifier autre chose sinon qu'il paroisse exécuter ce dont il se fera vanté. S'il se retranche à soutenir , qu'il lui suffit pour sa thèse que le faux miracle ait l'apparence d'un vrai miracle , je lui oppose qu'en ce cas Moïse indique au peuple un moyen infaillible de se préserver de la séduction , qui est de voir si le prophète cherche à le détourner du culte du seul vrai Dieu pour l'entraîner dans les égaremens du polythéisme. C'est je crois un principe qu'on ne contestera pas , qu'il faut se défier de tout miracle fait en vue d'établir des choses qui heurtent de

front les vérités les plus immuables de la religion naturelle. En user ainsi dans ce cas, ce n'est point faire ce qu'on appelle un cercle, parce que la religion naturelle n'est point fondée sur les miracles, mais sur la nature même des choses, sur les rapports des différentes facultés de l'homme entr'elles, & sur les rapports de l'homme lui-même avec son Créateur, avec ses semblables & avec les circonstances où il se trouve placé. Mais en voilà assez sur ce premier passage. Venons à un autre.

„ La même doctrine des signes par des  
 „ prestiges, dit l'auteur p. 103. & 104.,  
 „ est établie en mille endroits de l'écriture.  
 „ Bien plus; après avoir déclaré qu'il ne  
 „ fera point de signes, Jesus annonce de  
 „ faux Christs qui en feront; il dit qu'ils  
 „ feront de grands signes, des miracles ca-  
 „ pables de séduire les élus mêmes, s'il étoit

„ possible. Matth. XXIV. 24. Marc XIII.  
 „ 22. Ne feroit-on pas tenté sur ce lan-  
 „ gage de prendre les signes pour des preu-  
 „ ves de fausseté ” ? Je ne fais point si  
 M. R. cite de mémoire, ou quelle ver-  
 sion il suit, mais je ne trouve pas dans  
 celles que j'ai sous les yeux que Jésus an-  
 nonce les miracles des faux Christs comme  
 des miracles *capables* de séduire : le texte  
 non plus n'autorise point cette leçon ; il  
 porte simplement qu'ils feront de grands  
 signes & des prodiges *pour* séduire , ou *en*  
*vue* de séduire les élus même s'il étoit pos-  
 sible. Peut-être mettra-t-on cette remar-  
 que au rang des vétilles de Grammaire.  
 Qu'on ne s'y trompe pas ; cependant l'in-  
 sertion d'un mot dans le texte peut avoir  
 de dangereuses conséquences ; on a vu de  
 grands événemens par de plus petites cau-  
 ses. Mais pour revenir au sujet, je dis

que je suis trop fidele à mes principes pour pouvoir regarder les signes & les prodiges dont il s'agit ici autrement que comme de faux miracles toujours faciles à être discernés des vrais par quiconque voudra s'appliquer à distinguer ce qui n'est qu'apparent de ce qui est réel, ce qui n'est qu'ombre de ce qui est corps. Et ce qui m'affermir dans ce sentiment, c'est que St. Paul parlant de *l'homme de péché* dit II. Theff. II. 9. qu'il fera des miracles de mensonge, c'est-à-dire, (à prendre cette expression pour un de ces hébraïsmes si fréquens dans le N. T.) qu'il fera des miracles mensongers ou de faux miracles. Que ces signes, que ces prodiges des faux prophètes foyent si étonnans que l'on voudra, qu'ils foyent plus extraordinaires que ceux dont les foires de Paris offrent le spectacle, que ce foyent des manieres de sorts plus étranges que ceux

de Préneste , que ceux même de Venise , ils ne contrebalanceront , ils n'effaceront jamais les miracles de J. C. , & *s'il étoit possible qu'ils séduisissent* quelqu'un , ce ne feroit jamais les *élus* , les vrais amis de la vérité & de la vertu ; ce ne pourroit être que des gens dont la perte feroit peu à déplorer pour l'église. Que M. R. , qui , sans vouloir être ni vrai prophète ni faux prophète , a cependant fait des choses si extraordinaires comme il le dit p. 90. , se remit aujourd'hui à faire à Motiers ce qu'il a eu fait ailleurs de plus merveilleux , je ne crois pas que cela augmentât d'un seul le nombre de ses partisans. Il y a plus , au moins pour ce qui me regarde ; c'est que je le mépriserois autant comme faiseur de miracles , que je l'admire comme écrivain philosophe.

, Quoi ! poursuit-il p. 104. Dieu ,

„ maître du choix de ses preuves quand  
 „ il veut parler aux hommes , choisit par  
 „ préférence celles qui supposent des con-  
 „ noissances qu'il fait qu'ils n'ont pas ! Il  
 „ prend pour les instruire la même voye  
 „ qu'il fait que prendra le Démon pour  
 „ les tromper ! Cette marche feroit - elle  
 „ donc celle de la divinité ? Se pourroit-  
 „ il que Dieu & le Diable suivissent la mê-  
 „ me route ? Voila ce que je ne puis con-  
 „ cevoir. ” En vérité ni moi non plus :  
 & comme je ne puis le concevoir , je ne  
 puis non plus le croire ; surtout je me  
 garde bien de le faire croire , de l'insinuer  
 ou de le donner à penser à qui que ce  
 soit. Mais ( & pour me parer ici des plu-  
 mes du Paon en ajustant à mon raisonne-  
 ment les expressions de l'auteur ) *que Dieu,*  
*maître du choix de ses preuves quand il veut*  
*parler aux hommes , ait choisi par préférence*

*celle qui suppose des connoissances qu'il fait qu'ils ont tous , & pour lesquelles acquérir il ne faut que des sens & du discernement , telle qu'est dans mes principes la preuve par les miracles. Qu'il prenne pour les instruire une voye qu'il fait que le Démon ne pourra jamais prendre , ou qu'au moins il ne pourra jamais fuivre que de loin à loin pour les tromper. Que cette marche soit celle de la Divinité , sans qu'on en puisse inferer que Dieu & le Diable marchent de front dans la même route ; voila que je puis très bien concevoir. Mais pourquoi parle-je ici de mes principes ? N'en est-il pas précisément de même de ceux que l'auteur pose p. 73. quand il dit que la preuve par les miracles est la plus brillante des trois , la plus frappante , la plus prompte à sauter aux yeux , celle qui se marquant par un effet subit & sensible ,*

*semble exiger le moins d'examen & de discussion, & qui aussi saisit spécialement le peuple incapable de raisonnemens suivis & en toute chose esclave de ses sens ? Ne fuit-il pas de ces principes mieux encore que des miens, que Dieu a choisi cette preuve par préférence, surtout quand on a dit des deux autres, que l'une exige pour être sentie, de l'étude, de la reflexion, des connoissances, des discussions qui ne conviennent qu'aux hommes sages qui sont instruits & qui savent raisonner; & que l'autre, qui frappe particulièrement les gens bons & droits, pour avoir sa certitude peut cependant encore tromper, vû que ce n'est pas un prodige qu'un imposteur abuse les gens de bien, ni qu'un homme de bien s'abuse lui-même, entraîné par l'ardeur d'un saint zèle qu'il prendra pour de l'inspiration ? Recourir après cela au prestige, à la magie, au*



Démon pour amener des conséquences toutes contraires à celles qui devoient naturellement résulter de tels principes, n'est-ce pas ce qu'on appelle en matière de drame, faire descendre le Dieu de la machine pour procurer un dénouement forcé qui dément tous les caractères & toutes les circonstances? Il y a seulement cette petite différence, qu'ici c'est le Diable qu'on met dans la machine, & qu'on l'y met pour rendre inutile l'œuvre de Dieu, absurdité qui se souffriroit à peine dans la plus misérable farce.

D'ailleurs, que dit l'auteur dans ce paragraphe contre la preuve par les miracles, qu'il ne pût dire presque également contre les deux autres genres de preuve qu'il indique? Si Satan peut toujours effacer les *miracles* de Jésus par ses prestiges, ne peut-il pas de même effacer en certains cas fa

*doctrine* par ses sophismes & sa *sainteté*, par son hypocrisie ? S'il peut en imposer à toutes sortes de gens par des opérations qui auront toute l'apparence de vrais miracles, ne peut-il pas aussi en imposer aux *ignorans* par des spéculations qui auront à leurs yeux toute l'apparence d'une vraie doctrine, & séduire enfin *les bons* par des œuvres qui auront toute l'apparence d'une vraie vertu ? Et que resteroit-il alors au Chrétien pour appuyer son christianisme ? Quoi ! (je reprends encore ici le tour & le ton de l'auteur) *Dieu maître du choix de ses preuves quand il veut parler aux hommes*, en aura choisi trois par *préférence* à toutes les autres ; & dans ces trois, la première (la doctrine) qui suppose des connoissances dont très-peu de gens sont capables, & qui aussi est très-difficile à constater, pourra encore & par cela même

être souvent contrefaite par les discours artificieux du Démon ! La seconde (la sainteté) qui ne frappe que les gens bons & droits & qui n'est rien moins qu'infaillible en elle-même, pourra aussi être imitée à la faveur des dehors imposans qu'il saura revêtir ! Et la troisième (les miracles) qui seroit la plus propre pour le peuple, mais qui est la plus équivoque, pourra encore être effacée par l'éclat de ses prestiges ! Dieu, dis-je, *aura pris pour instruire les hommes les trois mêmes voyes qu'il savoit que prendroit le Démon pour les tromper ! Cette marche seroit-elle celle de la Divinité ? Se pourroit-il que Dieu & le Diable suivissent en tout la même route ?* Voilà, dites-vous Monsieur, ce que vous ne pouvez concevoir. Et voilà pourtant ce qu'il nous faut concevoir pour conce-

voir votre système. Voilà comment vos déclamations contre nous sur un point se rétorquent d'elles-mêmes contre vous en tout point.

Qu'on n'infere cependant pas de ce que je viens de dire, que j'impute à l'auteur de donner dans l'absurdité qu'il y auroit à croire que le Démon puisse ou veuille jamais former les hommes à la vérité & à la vertu, en leur suggerant une doctrine qui comme la doctrine divine soit essentiellement propre à produire cet effet. *Satan*, alors *seroit divisé contre lui-même*, bien plus encore que dans la supposition que Jesus fait Matth. XII. 26. Il agiroit manifestement contre ses propres intérêts : & M. R. ne l'accusera pas d'une pareille inconséquence. Il conviendra au contraire, qu'une doctrine nécessairement & évidemment sanctifiante ne sauroit jamais ve-

nir du Démon, & ne peut absolument  
 procéder que de Dieu. Mais que le Démon,  
 pour entraîner les hommes dans  
 l'erreur & dans le vice, sans même qu'ils  
 s'en apperçoivent, puisse leur suggérer des  
 doctrines, qui, quoique malheureusement  
 trop propres à produire ce funeste effet,  
 paroîtront cependant, & vraisemblables &  
 sanctifiantes aux esprits foibles, c'est ce  
 que l'auteur ne doit pas se faire plus de  
 peine d'admettre qu'il ne s'en fait d'admet-  
 tre des prestiges qui ne different en rien  
 des miracles. Il en est de la sainteté com-  
 me de la doctrine; & dès-là mon argu-  
 ment rétoratif demeure dans toute sa force.

„ Nos théologiens, dites-vous encore,  
 „ meilleurs raisonneurs, mais de moins  
 „ bonne foi que les anciens, sont fort  
 „ embarrassés de cette magie : ils vou-  
 „ droient bien pouvoir tout-à-fait s'en dé-

„ livrer , mais ils n'osent ; ils sentent que  
 „ la nier , feroit nier trop. Ces gens tou-  
 „ jours si décisifs changent ici de langa-  
 „ ge ; ils ne la nient ni ne l'admettent ;  
 „ ils prennent le parti de tergiverfer , de  
 „ chercher des faux-fuyans , à chaque pas  
 „ ils s'arrêtent ; ils ne favent fur quel pied  
 „ danfer. ” Je n'examinerai point , Mon-  
 sieur , si la bonne foi de nos théologiens  
 peut ou ne peut pas soutenir le parallèle  
 de la vôtre. La vérité m'ordonne de re-  
 torquer les sophismes , mais la charité me  
 défend de retorquer les injures. Qu'il y  
 ait eu , ou qu'il y ait encore parmi nous  
 des gens *qui ne nient ni n'admettent la*  
*magie* , cela ne devoit pas vous tant of-  
 fenser ; ils ne feroient alors fur une chose  
 très problématique que ce que vous faites  
 vous-mêmes sur des choses réputées très-  
 certaines , comme sont la révélation & les

miracles. Mais quelque difference qu'il puisse y avoir entre les théologiens quant à la thèse générale, nous nous réunissons cependant tous sur ce qui forme proprement l'état de la question entre vous & nous, savoir, que la magie n'a jamais pu ni ne pourra jamais l'emporter sur la puissance divine, ni même se trouver en concurrence avec elle au point de ne pouvoir en être distinguée. Là dessus, Monsieur, *nous ne tergiversons point, nous ne cherchons point de faux fuyans.* Que si, comme vous l'ajoutez plaisamment, *nous ne savons sur quel pied danser*, cela ne nous messied pas plus au sens figuré qu'au sens propre. On ne danse dans le sanctuaire ni sur un pied ni sur l'autre, & nous respectons trop les choses saintes que nous traitons, pour nous en faire un jeu.

Enfin l'auteur p. 105. résume tous ses

raisonnemens précédens sur les miracles & les prestiges en un dilemme fort concluant dans ses principes , mais de nul effet dans les miens. Le voici.

„ Si l'on nie les prestiges , on ne peut  
 „ prouver les miracles ; parce que les uns  
 „ & les autres sont fondés sur la même  
 „ autorité.

„ Et si l'on admet les prestiges avec les  
 „ miracles , on n'a point de règle sûre  
 „ précise & claire pour les distinguer les  
 „ uns des autres : ainsi les miracles ne  
 „ prouvent rien. ”

Je conviens que l'écriture raconte & prédit des prestiges comme elle raconte & prédit des miracles , & qu'ainsi on ne peut sur son autorité admettre ceux-ci sans admettre par cela même ceux-là. Mais que de ce qu'il faut admettre les prestiges avec les miracles , il s'ensuive qu'on n'a point



de règle fûre pour les distinguer les uns des autres ; c'est ce que j'ai pris la liberté de contester à l'auteur , & que je lui contesterai toujours jusqu'à ce qu'il m'ait fourni des preuves plus convaincantes que celles que je viens d'examiner. Les prestiges , dit-il , offrent les mêmes apparences que les miracles. Et comment le prouve-t-il ? Par l'exemple des trois prestiges que les magiciens d'Egypte opposerent aux trois premiers miracles d'Aaron. J'ai cependant montré que ces trois cas offrent une très grande disparité dans les apparences. Comment donc l'auteur peut-il y voir une si exacte parité ? Ce ne peut être (& voici où git l'artifice) ce ne peut être dis-je qu'en vertu de la définition qu'il a donnée dès l'entrée de ce qu'on appelle prestige , en disant p. 100 : *faites bien atten-*

*tion que je n'appelle pas ici faux miracle ou prestige , un miracle qui n'est pas réel , mais un acte bien réellement surnaturel. A la vérité il ajoute ici que le prestige est fait pour soutenir une fausse doctrine , comme il dit ailleurs qu'il est l'œuvre du Démon. Mais cette différence quant à l'agent & au but ne l'empêche pas de donner comme tout prouvé ou comme n'ayant pas besoin de preuve , que le prestige & le miracle sont une seule & même chose quant au fond. Il demande même expressément qu'on fasse bien attention que c'est ainsi qu'il l'entend. Et pourquoi ? sinon afin de conclure de cette identité de nature dans le prestige & le miracle à l'identité d'apparence dans l'un & dans l'autre , de cette identité d'apparence dans l'un & dans l'autre à l'impossibilité de discerner l'un de l'autre , & de cette impossibilité de dis-*

cerner l'un de l'autre à l'inutilité de l'un & de l'autre.

Il est vrai qu'à la p. 101. il dit que la même autorité qui atteste également les prestiges & les miracles, *prouve encore que l'apparence des prestiges ne diffère en rien de celle des miracles.* Mais il ne peut pas dire cela sérieusement. Si l'écriture atteste les prestiges & les miracles, elle atteste les prestiges comme prestiges & les miracles comme miracles. Il ne s'ensuit pas je pense de ce que ces deux choses s'identifient dans l'esprit de l'auteur, qu'il en ait été de même dans l'esprit de nos écrivains sacrés. Qu'il lui ait plu de définir le prestige quant à sa nature précisément dans les mêmes termes dans lesquels il a défini le miracle, cela prouve tout au plus que les définitions sont arbitraires, mais cela n'autorise pas le cercle vicieux qu'il y a à donner pour principe de démonstration une définition

qui contient elle même tacitement la proposition à démontrer. C'est pourtant visiblement ce que fait notre auteur. Il commence par supposer ce qu'il falloit premièrement prouver, savoir que les prestiges pour avoir un autre agent & un autre but que les miracles sont pourtant dans le fond *des actes* tout aussi *réellement* furnaturels que les miracles. De cette supposition prise gratuitement pour un principe & de quelque legere ressemblance entre deux ou trois prestiges & autant de miracles, il infere que les uns & les autres doivent toujours offrir les mêmes apparences, que par conséquent on ne sauroit jamais les discerner, & qu'ainsi les miracles ne prouvent rien. Avec une pareille logique je veux démontrer qu'on ne sauroit discerner le vice de la vertu, & qu'on a tort de donner sa confiance à un honnête homme plutôt qu'à

qu'à un fripon. Et pour suivre dès le commencement la marche de l'auteur , je montrerai d'abord que si l'écriture parle de gens vertueux , elle parle aussi de gens vicieux. Je dirai ensuite par une bonne définition , que les vertus & les vices pour avoir des principes & des buts differens sont pourtant au fond la même chose. Je citerai en troisième lieu l'exemple de deux ou trois fripons qui auront sçu tant bien que mal revêtir les dehors de la probité. Je conclurai de tout cela que les vertus & les vices doivent toujours offrir les mêmes apparences , que par conséquent on ne sauroit jamais les discerner , & qu'ainsi la confiance que nous donnons à un homme sur l'idée que nous avons de ses vertus est une confiance trompeuse. Puis résumant toutes mes réflexions là dessus en un beau dilemme , j'argumenterai ainsi.

*Si l'on nie les vices , on ne peut prouver les vertus ; parce que les uns & les autres sont fondés sur la même autorité ; c'est-à-dire que l'écriture parle des uns & des autres.*

*Et si l'on admet les vices avec les vertus , on n'a point de règle sûre , précise & claire pour distinguer les uns des autres : ainsi les vertus ne prouvent rien , ou n'autorisent point la confiance qu'on voudroit fonder sur elles.*

C'est cependant après avoir raisonné dans ce goût que l'auteur ajoute immédiatement. « Je fais bien que nos gens ain-  
 „ si pressés reviennent à la doctrine : mais  
 „ ils oublient bonnement que si la doctrine est établie , le miracle est superflu ,  
 „ & que si elle ne l'est pas , elle ne peut  
 „ rien prouver. » Ceci me fait penser que M. R. croit *bonnement* que nous sommes

pressés par son dilemme au point de ne savoir plus où nous réfugier. Il est en vérité beaucoup trop bon de croire que nous soyons gens à nous rendre sitôt. Quoi ! il en fera encore à prouver la première de toutes ses prémisses , & nous lui accorderons déjà la dernière de toutes ses conclusions ? Non , non Monsieur , prouvez-nous avant tout que les prestiges faits en vue d'établir une fautive doctrine sont des actes tout aussi réellement , tout aussi sensiblement surnaturels que les miracles faits en vue d'en établir une véritable , & alors nous verrons s'il ne nous reste point d'autre azyle que celui que vous nous assignez , ou si celui que vous nous assignez est aussi peu sûr que vous le prétendez. ( a )

---

(a) Si la doctrine est établie , dit l'auteur , le miracle est superflu. Une doctrine peut être

„ Ne prenez pas ici le change , je vous  
 „ en supplie , dit-il encore à la même p.  
 „ 105. , & de ce que je n'ai pas regardé  
 „ les miracles comme essentiels au Chris-  
 „ tianisme , n'allez pas conclure que j'ai  
 „ rejeté les miracles. Non , M. , je ne  
 „ les ai rejetés ni ne les rejette ; si j'ai dit  
 „ des raisons pour en douter , je n'ai point

---

établie dans mon esprit comme *vraie* , c. à. d. comme très consonante avec toutes les autres doctrines que ma raison adopte , sans y être pour cela établie encore comme *divine* , c. à. d. comme expressément révélée de Dieu. Et dans ce cas , le miracle loin d'être superflu , est nécessaire. *Si la doctrine n'est pas établie* , poursuit-il , *elle ne prouve rien*. Il suffit qu'elle soit établie comme *vraie* pour prouver que Dieu a pu la munir de son sceau par un miracle & qu'il n'a pas pu en user de même à l'égard de la doctrine opposée. Que si on suppose une doctrine qui ne soit établie ni comme vraie ni comme fausse , elle prouvera encore par son influence sur les bonnes mœurs , n'étant pas possible que Dieu appuie d'un miracle une doctrine qui leur seroit nuisible , ni que le Démon accrédite par un prestige une doctrine qui leur seroit favorable.



„ dissimulé les raisons d'y croire ; il y a  
 „ une grande différence entre nier une  
 „ chose & ne la pas affirmer , entre la  
 „ rejeter & ne pas l'admettre , & j'ai si  
 „ peu décidé ce point , que je défie qu'on  
 „ trouve un seul endroit dans tous mes  
 „ écrits où je sois affirmatif contre les mi-  
 „ racles. ” Si l'auteur disoit qu'il n'y a pas  
 un seul endroit dans tous ses écrits où il  
 soit démonstratif contre les miracles , on  
 le comprendroit mieux que quand il dit  
 qu'il n'est nulle part affirmatif contre eux.  
 Cependant il prétend le premier , car il dit  
 souvent *je vais prouver* ou *je viens de*  
*prouver*. Comment peut-il donc se défendre  
 du second ? Est-il possible de prouver  
 sans affirmer ? Mais j'entens. L'auteur n'est  
 point affirmatif contre les miracles pris  
 simplement pour des *choses extraordinai-*  
*res* pareilles à celles qu'il a vues dans les

*foires de Paris*, ou qu'il a faites lui même à *Venise*. Il n'est point affirmatif contre les miracles de *Jesus*, pourvû qu'on ne les lui donne que pour des *actes de bonté, de charité & de bienfaisance* qu'il pouvoit faire *en vertu de ses lumieres supérieures*. Il n'est point affirmatif contre les miracles, entant qu'ils ne sont que des *signes qui ne different en rien des prestiges* & qui peuvent tromper tout comme eux. C'est-à-dire qu'il n'est point affirmatif contre le terme même de miracle, pourvû qu'on en écarte l'idée que l'église universelle y attache. Abandonnons lui la chose, il nous cédera le mot. N'est ce pas être de bonne composition ? Quelque fois cependant il semble exiger le mot avec la chose, comme quand il dit ; *ôtez les miracles de l'Evangile, & toute la terre est aux pieds de Jesus Christ*. Mais ce n'est pas là le ton

affirmatif, c'est seulement le ton impératif, & on sent bien que commander qu'une chose se fasse, ce n'est pas affirmer qu'elle doit se faire.

Parlons sans ironie. M. R. enseigne à la p. 87. que quoique Dieu *puisse* faire des miracles, *les plus grandes idées que nous puissions avoir de la sagesse & de la majesté divine* conduisent à croire qu'il ne veut pas en faire, & il ajoute qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre; à la p. 75. que quand même Dieu auroit voulu faire des miracles, il ne les auroit pas destinés à servir de preuve de la divinité de la mission de Jésus, puisque *Jésus non seulement n'a pas donné cette preuve, mais qu'il l'a refusée expressément*; à la p. 89. que quand Dieu les auroit destinés à servir de preuve, il ne les auroit pas rendus propres à cela, puisque *pour juger que tel*

*ou tel acte est un miracle, il faut connoître toutes les loix de la nature, connoissance dont aucun mortel n'est capable; & à la p. 100. que quand Dieu les auroit rendus propres par eux mêmes à servir de preuve, il auroit empêché d'ailleurs qu'ils ne produisissent cet effet en permettant les prestiges qui étant des actes aussi réellement surnaturels que les miracles, offrent aussi les mêmes apparences, & ne peuvent en aucune maniere en être discernés. Voila ce que M. R. enseigne, & qu'il paroît visiblement qu'il a eu intention d'enseigner dans toute sa troisième lettre. S'il n'y a rien là contre les miracles, il a raison de dire qu'il n'est point affirmatif contre les miracles.*

D'un autre côté, il lui échappe de tems en tems, ou il glisse à dessein certains traits qui si je les rassemble en les appliquant aux

divers cas que je viens de distinguer, me fourniront de quoi le réfuter par ses propres assertions. Voici là dessus quel est mon raisonnement. Si la preuve par les miracles est nulle, c'est, ou parce que Dieu n'a pas pu faire des miracles; ou parce que l'ayant pu, il ne l'a pas voulu; ou parce que l'ayant voulu, il ne les a pas destinés à prouver; ou parce que les ayant destinés à prouver, il ne les a pas rendus propres à cela; ou parce que les y ayant rendus propres par eux mêmes, il a permis quelque autre chose comme les prestiges qui en a empêché l'effet. Or selon l'auteur lui-même, dire que Dieu n'a pas pu faire des miracles, c'est parler de manière à se faire *enfermer* meritoirement p. 87. Décider qu'il ne l'a pas voulu, c'est s'arroger d'*avoir lu dans les décrets éternels* & manquer au *respect dû à l'essence infinie* p. 88. Prononcer qu'il ne les a pas destinés à prouver, c'est

prononcer une chose qui est démentie au moins par les deux premières playes d'Egypte dont Dieu même avoit fait la preuve du pouvoir divin p. 103. Soutenir qu'il ne les a pas rendus propres à prouver , c'est soutenir que la preuve *la plus brillante, la plus frappante* & la plus généralement démonstrative des trois n'étoit pas propre à prouver p. 73. Prétendre enfin que Dieu a permis que quelque chose comme les prestiges du Démon ait empêché l'effet des miracles , c'est prétendre qu'on puisse concevoir ce qu'il y a de plus inconcevable , savoir que Dieu & le Diable suivent la même route p. 104. Quel jugement porter après cela de toute la discussion de M. R. sur les miracles ? Pour moi je trouve qu'il est trop modeste de dire qu'il ne les admet ni ne les rejette , qu'il ne les affirme ni ne les nie , & je pense qu'il pourroit dire sans

présomption qu'il fait l'un & l'autre , qu'il les admet & les rejette , qu'il les affirme & les nie.

Dans les sept pages suivantes , l'auteur s'attache à montrer qu'on lui a fait injustice de prendre dans son Emile pour des négations ce qu'il n'y propofoit que par forme de doute. Il y a dans tout cela bien des choses qu'on auroit de la peine à concilier , comme quand après avoir dit que *partout où il est quant à lui le plus décidé, il n'affirme rien encore* , il ajoute en citant la préface d'Emile , *si je prens quelque fois le ton affirmatif, c'est pour parler comme je pense. Pourquoi proposerois-je par forme de doute ce dont quant à moi je ne doute point?* Là il n'affirme rien lors même qu'il est le plus décidé : ici il croit devoir prendre le ton affirmatif quand il ne doute point. Mais je ne m'arrête pas à

cela. En general la maniere de M. R. est telle, que si jamais il en donnoit la théorie, je ne fais s'il ne faudroit point intituler son ouvrage ; *l'art de douter en affirmant, ou d'affirmer en doutant.*

Je ne m'arrête pas non plus à relever l'indécence avec laquelle on traite l'estimable auteur des *Lettres sur le Christianisme de M. ROUSSEAU*, tant dans la note de la p. 113. que dans le texte de la p. 115. L'indignation que de telles faillies ont généralement causée, venge l'offense bien au delà de ce qu'il voudroit. Si du reste, pour se mettre à l'abri de tout reproche, on n'a qu'à faire dire par quelque personnage fictice, ce qu'on ne voudroit pas dire comme de soi-même, on pourra toujours hazarder tout ce qu'on voudra, sans être jamais responsable de rien. Je ne me rappelle pas d'ailleurs, que la ma-



tiere de la priere soit présentée dans l'Emile précisément comme elle l'est ici , moins de gens en auroient pris scandale. Et quant à ce' que l'auteur a dit aussi dans son Emile, que *le Christianisme à force d'outrer tous les devoirs, les rend impraticables & vains*, pourquoi, dès qu'il n'avoit en vue que le (a) Jansenisme, alloit-il alors parler du Christianisme ? Jamais ces deux mots n'ont passé pour synonymes. Si j'avois à parler de la foi de M. R., dirois-je tout court, la foi chrétienne ? Non, personne ne me devineroit.

Que dirai-je enfin du singulier éloge que l'auteur fait de Jesus p. 117. (b) ? Un seul

---

(a) *On a tort*, dit-il p. 116. à l'occasion de ce passage de son Emile, *on a tort de me faire dire de l'Evangile ce que je n'ai dit que des Jansenistes, des Méthodistes & d'autres dévots d'aujourd'hui.*

(b) C'est cet éloge où l'auteur relève *la facilité, la grace & même l'élégance du caractère*

mot ; c'est que cet éloge n'est sûrement pas fait pour être mis au bas d'un crucifix. Et du trait qu'il lance contre St. Paul p. 118. (c) ? Un seul mot aussi ; c'est que qui n'a pas craint de ridiculiser le maître , peut bien contrôler le disciple.

Voilà où mène l'abus de la philosophie. Bayle l'avoit mieux dit qu'il ne paroît l'avoir senti. *La philosophie*, dit-il (d), *ressemble à des poudres si corrosives , qu'après avoir consumé les chairs mal saines d'une playe , elles rongeroient la chair vive , carrieroient les os , & perceroient jusqu'aux*

---

*de Jesus , en le représentant comme un homme de bonne société , qui ne fuyoit ni les plaisirs ni les fêtes , qui alloit aux noces , qui voyoit les femmes , qui aimoit les parfums , qui mangeoit chez les financiers &c.*

(c) Qu'on m'accuse , dit il , de n'être pas toujours de l'avis de St. Paul , on peut me réduire à prouver que j'ai quelque fois raison de n'en pas être.

(d) Art. Acoſta.

moëlle. Elle réfute d'abord les erreurs , mais si on ne l'arrête point là , elle attaque les vérités & va si loin , qu'elle ne fait plus où elle est , ni ne trouve plus où s'asseoir. Cette réflexion de Bayle me paroît exprimer si bien le cas de M. R. , que je n'y ajouterois rien , si je ne trouvois dans les œuvres mêmes de ce dernier un morceau , qui pour ne pouvoir pas lui être appliqué en tout point , lui convient cependant à plus d'un égard. „ Fuyez , dit - il (e) , „ ceux qui , sous prétexte d'expliquer la „ nature , sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines , & dont le „ scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton „ décidé de leurs adversaires. Sous le hau-

---

(e) Je ne me rappelle pas dans lequel des ouvrages de l'auteur j'ai lu ce morceau , mais je le retrouve à la p. 10. des *pensées de J. J. Rousseau*, Amsterdam 1763.

„ tain prétexte qu'eux seuls sont éclairés,  
 „ vrais, de bonne foi, ils nous soumet-  
 „ tent impérieusement à leurs décisions  
 „ tranchantes, & prétendent nous donner,  
 „ pour les vrais principes des choses, les  
 „ inintelligibles systèmes qu'ils ont bâti  
 „ dans leur imagination. Du reste, ren-  
 „ versant, détruisant, foulant aux pieds  
 „ tout ce que les hommes respectent, ils  
 „ ôtent aux affligés la dernière consolation  
 „ de leur misère, aux puissans & aux  
 „ riches le seul frein de leurs passions; ils  
 „ arrachent du fond des cœurs le remord  
 „ du crime, l'espoir de la vertu, & se van-  
 „ tent encore d'être les bienfaiteurs du  
 „ genre humain. Jamais, disent-ils, la  
 „ vérité n'est nuisible aux hommes; je le  
 „ crois comme eux, & c'est à mon avis  
 „ une grande preuve que ce qu'ils ensei-  
 „ gnent n'est pas la vérité,







**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Échéance**

Celui qui rapporte un volume  
après la dernière date timbrée  
ci-dessous devra payer une  
amende de dix sous, plus cinq  
sous pour chaque jour de retard.

--	--





